

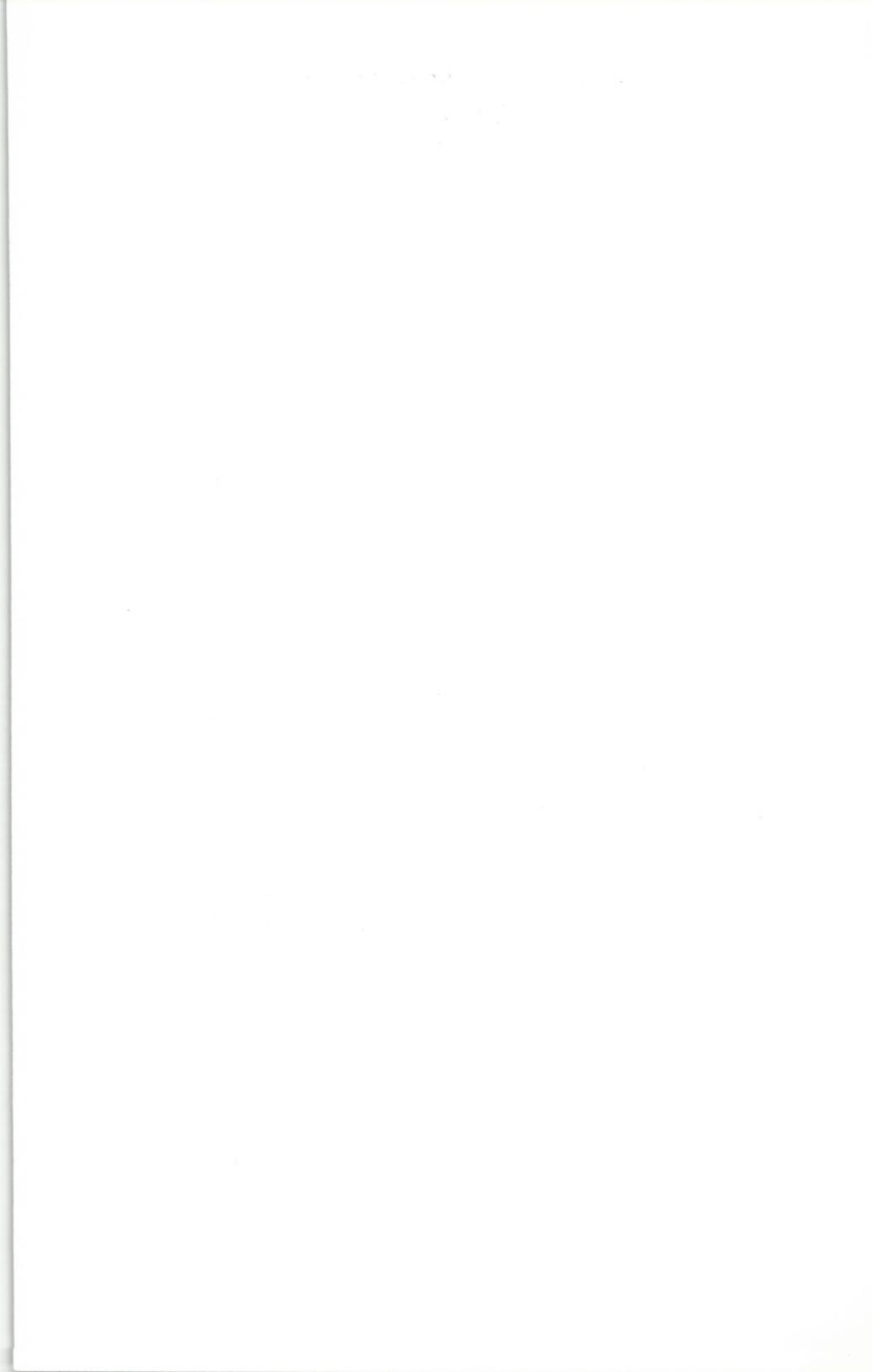
DES OBLATS TÉMOINS DE LA FOI 1831-1997

James M. FitzPatrick, O.M.I.



HÉRITAGE
OBLAT

7



DES OBLATS, TÉMOINS DE LA FOI: 1831 - 1997

par
James M. FitzPatrick, O.M.I.

7

Collection Héritage Oblat
Postulation générale des O.M.I.
Rome, Italie
1998

Traduit de l'anglais par: Luis Jolicoeur O.M.I.

La couverture: Claude Tardif, O.M.I.

Imprimé par: Tip. Città Nuova
Largo Cristina di Svezia, 17
00165 Roma (Italia)

DES OBLATS, TÉMOINS DE LA FOI: 1831-1997

Introduction

Dans sa vigoureuse préface des Constitutions et Règles des Oblats, le jeune Eugène de Mazenod a décrit le genre d'hommes qu'il voulait s'associer selon ses vues. Il appelait: "...quelques prêtres à qui la gloire de Dieu est chère, qui aiment l'Église et qui voudraient se sacrifier, s'il le fallait, pour le salut des âmes... (qui) peuvent entrer dans la lice et combattre jusqu'à extinction pour la plus grande gloire de son très saint et très adorable Nom". On pourrait être tenté de juger ces mots comme un élan poétique, une pieuse hyperbole ou un débordement de ferveur juvénile. Cependant, dans l'histoire des hommes qui ont partagé la vision mazenodienne, il y en a plusieurs qui ont littéralement donné leurs vies pour les âmes. La plupart l'ont donnée dans le silencieux dévouement quotidien à leur vie religieuse et à leur apostolat. D'autres ont été appelés à la donner de façon même plus frappante, en répandant leur sang. Chacun l'a donné de la façon que Dieu le lui a demandé. Un peu plus de 13.500 hommes ont prononcé leurs vœux perpétuels comme Oblats de Marie Immaculée. Vivants ou décédés, ils sont tous de la famille oblate, ils font tous partie de l'héritage commun, de l'histoire commune, l'histoire de famille.

La première série d'Héritage oblat (1992) rapportait les biographies de six Oblats. La deuxième série (1998) évoquait huit groupes d'Oblats. Ce présent livret se penche sur notre histoire pour rassembler soixante-huit (68) Oblats dont la mort fut écrite avec leur sang. Ils ont donné leur vie à des moments, en des endroits, et dans des circonstances qui diffèrent les uns des autres, mais tous ont été victimes de la violence, alors qu'ils étaient fidèles à leur ministère. Le mot "*martyr*", selon son étymologie, signifie "*témoin*". Tous ces hommes sont, sans aucun doute des témoins, par la mort qu'ils ont subie. Peut-être qu'un jour quelques-uns d'entre eux auront l'honneur de recevoir le titre officiel de "*martyrs*", mais cela ne diminue en rien l'excellence du témoignage des autres. En fait, on a introduit la cause de canonisation de certains d'entre eux : celles du P. Joseph Cebula, des 22 Oblats d'Espagne, des 6 victimes du Laos, et du P. Ludwik Wrodarczyk. Mais chacun de ces 68 Oblats^a a donné un authentique témoignage et a incarné la visée première de St Eugène de Mazenod.

Les vies de certains de ces hommes, reprises dans ce livret, ont été racontées plus longuement ailleurs, même dans cette série d'Héritage oblat, mais mon intention est de réunir ici, en un seul fascicule, le récit de tous ceux dont la mort a un relief et un sens particuliers. Leur mort fut une mort infligée par la violence, subie en rapport avec les principes de leur vie religieuse, endurée alors qu'ils accomplissaient leur ministère. J'ai fait mon choix à partir des renseignements que j'ai reçus des Provinces concernées et d'autres informations que j'ai pu trouver dans mes recherches personnelles. Il ne fut pas facile de tracer des limites et la ligne de démarcation n'est pas absolue. Peut-être que dans l'avenir, un autre ouvrage, écrit d'un autre point de vue et ayant un but différent, pourra raconter l'histoire de certains autres Oblats, morts d'une mort violente: le P. Paul Drone, le P. Edward McMahon et le F. Michael Braun, 3 Oblats des États-Unis qui ont été décapités, le 2 juillet 1942 à Sario, Menado et Celebes alors qu'ils essayaient d'échapper à l'occupation japonaise des Philippines; le P. Renaud Bouffard, abattu lors d'un vol à main armée le 25 mai 1971 à Chardonnières, Haïti; le P. Raynald Beauregard dont la mort est survenue le 23 décembre 1971 à la suite des blessures de poignard, reçues la veille lors d'une tentative de vol à Tlokoeng, Lesotho; le P. Jean Franche, abattu par un homme ivre à Inuvik, Canada, le 26 mai 1974. Je suis certain qu'il y en a d'autres encore. Mais la vie et la mort de ceux que nous mentionnons dans ce livret représentent une épopée bien particulière et elles ajoutent une teinte unique à l'histoire oblate.

Ces 68 vies sont présentées en forme de brèves esquisses biographiques, avec plus de détails sur leur mort quand on a pu les trouver. Il est possible qu'une recherche ultérieure puisse révéler ou rectifier des données - les sources "officielles" rapportent en effet des dates et des détails divergents - ou encore elle permettra une compréhension plus exacte des raisons de certaines de ces morts. C'est là notre espoir sincère. Mais, pour l'instant, contentons-nous de saisir le témoignage de ces hommes, des hommes bien ordinaires comme nous tous, mais que Dieu a appelés de façon inattendue et qui ont été immolés en répondant à cet appel. Le témoignage de ces Oblats, qui s'échelonne sur 167 ans (1831-1997), fait honneur à notre héritage de famille.

James M. FitzPatrick, O.M.I.
Postulateur général

DES OBLATS, TÉMOINS DE LA FOI: 1831-1997

TABLES DES MATIÈRES

Introduction	3
Table des matières	5
Par ordre de pays	7
Liste chronologique	8
Allemagne	10
Bolivie	11
Cameroun	12
Canada	14
Espagne	20
France	26
Laos	33
Lesotho	41
Philippines	43
Pologne	46
Sri Lanka	60
Zaire	61
Epilogue	64

DES OBLATS, TÉMOINS DE LA FOI: 1831-1997

Par ordre de pays

ALLEMAGNE: Friedrich Lorenz

BOLIVIE: Maurice Lefèbvre

CAMEROUN: Yves Plumey

CANADA: Alexis Reynard, Léon Fafard, Félix Marchand, Guillaume Le Roux, Jean-Baptiste Rouvière

ESPAGNE: *(par ordre alphabétique du nom paternel)*

Pascual Aláez Medina, Vicente Blanco Guadilla, Ángel Bocos, Juan José Caballero Rodríguez, Juan Pedro del Cotillo Fernández, Gregorio Escobar García, Francisco Esteban Lacal, Justo Fernández González, Justo Gil Pardo, Daniel Gómez Lucas, Justo González Lorente, José Guerra Andrés, Manuel Gutiérrez Martín, Juan Antonio Pérez Mayo, Francisco Polverinos Gómez, Eleuterio Prado Villarroel, Serviliano Riaño Herrero, Publio Rodríguez Moslares, Clemente Rodríguez Tejerina, Marcelino Sánchez Fernández, Cecilio Vega Domínguez, José Vega Riaño

FRANCE: Joseph Capmas, François Bousso, Christian Gilbert, Jean Cuny, Lucien Perrier, Albert Piat, Joachim Nio, Justin Pennerath

LAOS: Mario Borzaga, Louis Leroy, Michel Coquelet, Vincent L'Hénoret, Jean Wauthier, Joseph Boissel

LESOTHO: Almanzar Ménard

PHILIPPINES: Nelson Javellana, Benjamín de Jesús

POLOGNE: Czeslaw Bartosz, Jozef Cal, Jozef Cebula, Jan Finc, Mieczyslaw Frala, Ludwik Janski, Ludwik Kasalka, Jozef Kocot, Tomasz Kosierowski, Jan Kulawy, Antoni Leszczyk, Alfons Manka, Jan Pawolek, Jan Szamocki, Ludwik Wrodarczyk, Marian Wyduba

SRI LANKA: Michael Rodrigo

ZAÏRE: Gérard Defever, Nicholas Hardy, Pierre Laebens

DES OBLATS, TÉMOINS DE LA FOI: 1831-1997

Liste chronologique

1831	10 janvier	Marseille, France	Joseph Capmas
1875	20 juin	Rivière-des-Maisons, Canada	Alexis Reynard
1885	20 avril	Lac-aux-Grenouilles, Canada	Léon Fafard Félix Marchand
1913	20 octobre	Coppermine, Canada	Guillaume Le Roux Jean-Baptiste Rouvière
1936	24 juillet	Pozuelo, Espagne	Pascual Aláez Medina Juan Pedro del Cotillo Fernández Justo González Lorente Manuel Gutiérrez Martín Juan Antonio Pérez Mayo Francisco Polvorinos Gómez Cecilio Vega Domínguez José Vega Riaño Serviliano Riaño Herrero Vicente Blanco Guadilla Ángel Bocos Juan José Caballero Rodríguez Gregorio Escobar García Francisco Esteban Lacal Justo Fernández González Justo Gil Pardo Daniel Gómez Lucas José Guerra Andrés Eleuterio Prado Villarroel Publio Rodríguez Moslares Clemente Rodríguez Tejerina Marcelino Sánchez Fernández
	7 novembre	Paracuellos, Espagne	
	8 novembre	Soto de Aldovea, Espagne	
	28 novembre	Paracuellos, Espagne	
1939	19 décembre	Strzelno, Pologne	Marian Wyduba
1940	28 juin	Kielce, Pologne	Jan Finc
	10 septembre	Gusen, Autriche	Jan Szamocki
1941	21 janvier	Gusen, Autriche	Alfons Manka
	9 mai	Mauthausen, Autriche	Jozef Cebula
	7 juin	Dachau, Allemagne	Ludwik Kasalka
	30 août	Auschwitz, Pologne	Pawel Kulawy
	30 septembre	Auschwitz, Pologne	Jan-Wilhelm Kulawy
	9 décembre	Gusen, Autriche	Mieczyslaw Frala

1942	28	février	Auschwitz, Pologne	Jan Pawolek
	22	avril	Gusen, Autriche	Ludwik Janski
	1	mai	Auschwitz, Pologne	Tomasz Kosierowski
	5	octobre	Slupia Stara, Pologne	Czeslaw Bartosz
	29	décembre	Dachau, Allemagne	Jozef Kocot
1943	31	mai	Majdanek, Pologne	Antoni Leszczyk
	6	juin	Dachau, Allemagne	Jozef Cal
1944	6	juin	Caen, France	François Bousso
	24	juillet	La Brosse-Montceaux, France	Jean Cuny
				Christian Gilbert
				Joachim Nio
				Lucien Perrier
	13	novembre	Berlin, Allemagne	Albert Piat
	24	novembre	Gaggenau, Allemagne	Friedrich Lorenz
	8	décembre	Okopy, Russie	Justin Pennerath
				Ludwik Wrodarczyk
1960	1	mai	Ban-Thieng, Laos	Mario Borzaga
1961	18	avril	Ban-Pha-Thou, Laos	Louis Leroy
	20	avril	Sop-Xieng, Laos	Michel Coquelet
	11	mai	Ban Ban, Laos	Vincent L'Hénoret
1964	23	janvier	Kilembe, Zaïre	Gérard Defever
				Nicholas Hardy
				Pierre Laebens
1966	1	juillet	Tsoeneng, Lesotho	Almanzar Ménard
1967	17	décembre	Ban Ban, Laos	Jean Wauthier
1969	5	juillet	Hat-I-Et, Laos	Joseph Boissel
1971	21	août	La Paz, Bolivie	Maurice Lefèbvre
	3	novembre	Esperanza, Philippines	Nelson Javellana
1987	10	novembre	Buttala, Sri Lanka	Michael Rodrigo
1997	4	février	Jolo, Philippines	Benjamín de Jesús

ALLEMAGNE

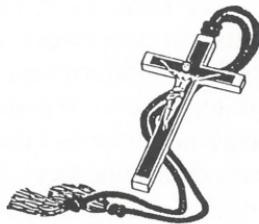
**P. Friedrich
Lorenz,
O.M.I.
(1897-1944)**

Friedrich Lorenz, né à Klein Freden, Allemagne, le 10 juin 1897, appartenait à une famille simple mais d'une très forte pratique de la foi chrétienne. Il entra au noviciat des Oblats de Marie Immaculée en août 1926. Un mois plus tard il était conscrit dans l'armée allemande et envoyé au front ouest, où il fut blessé à deux reprises et reçut la Croix de Fer. Il était fier d'être soldat et il faisait honneur à sa patrie. Il retourna chez les Oblats et fut ordonné en 1924. Après ses études il devint membre de l'équipe oblate de prédication de missions et, sans être un prédicateur extraordinaire, il prêchait bien. En 1934 on l'envoya à la paroisse de Stettin au nord-est de l'Allemagne (actuellement en Pologne). La chute de l'économie allemande, la montée du national socialisme et le déchaînement de la IIe Guerre Mondiale ramenèrent le P. Lorenz à l'armée, comme aumônier. Il y fit un excellent travail, faisant même preuve de courage, en secourant les prêtres de la place. En 1940 le P. Lorenz fut licencié de l'armée, avec tous les religieux, officiers militaires. À son retour à Stettin, il s'impliqua, peut-être bien innocemment au début, dans un groupe de plus en plus conscient des injustices et des atrocités des nazis et qui les critiquait. Le 4 février 1953, le P. Lorenz fut arrêté par la Gestapo avec 40 autres personnes.

Après son arrestation, le P. Lorenz et les autres furent interrogés et battus sans cesse. Il paraissait défait, souffrant de dépression, avec des crises de larmes, pendant des heures. Le 6 décembre, le P. Lorenz fut transféré, avec deux autres prêtres, à la prison de Halle. C'est là que son procès eut lieu. Il fut accusé de manque de patriotisme et de saper l'esprit de lutte des gens et de l'armée. Il essaya de se défendre avec beaucoup d'énergie, mais le 28 juillet, il fut déclaré coupable et condamné à mort avec deux autres prêtres. Le P. Lorenz fit appel et la sentence fut annulée. Mais on ouvrit un nouveau procès le 2 septembre. Après à peine deux jours d'audience, ils furent condamnés à mort, par décapitation. Après plusieurs mois de révolte, de dépression et presque de désespoir, le P. Lorenz a connu un grand calme et le courage d'accepter son sort. Aux dernières heu-

res de sa vie, il écrit dans son testament: *“Le sang s’est répandu sur la Croix. Le sang se répand à l’autel, dans le renouvellement du sacrifice de la Croix. À ce sang, je joins ces pauvres gouttes de mon sang comme adoration, culte et glorification du Seigneur que j’ai servi... Je meurs prêtre catholique et Oblat de Marie Immaculée...”*

Lors du procès, l’un des co-présidents du tribunal lui-même, entendant le procureur appeler les prêtres des criminels, des rebuts de la société et des êtres asociaux, s’est insurgé contre ce déni de justice, programmé de toute évidence, et s’est écrié dans la salle du procès: *“Il ne s’agit pas de criminels ou d’éléments asociaux. Leur seule faute, c’est d’être des prêtres catholiques.”* C’est donc en raison de son sacerdoce que Friedrich Lorenz subit la guillotine, dans la cour de la prison de Halle, le 13 novembre 1944, à 4 heures de l’après-midi.



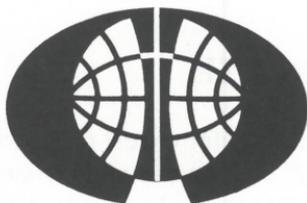
BOLIVIE

**P. Maurice
Lefèbvre,
O.M.I
(1922-1971)**

Maurice Lefèbvre est né à Montréal, Canada, le 6 août 1922. Ayant fait ses premiers vœux le 8 septembre 1945, il fut ordonné prêtre le 6 août 1948. Étant arrivé en Bolivie en février 1953, il est entré à plein dans la culture locale, se liant à la vie des travailleurs. Il a travaillé dur et avec patience auprès de son peuple, l’orientant et le pressant constamment à se surpasser. En 1962, suite à près de dix ans de ministère en Bolivie, il décrivait ainsi son idéal de la vie missionnaire: *“Nous leur avons enseigné bien des choses, mais nous devons nous appliquer surtout à cet effort, le plus important, fondamental, le seul nécessaire: l’amour. Enseigner à aimer, c’est plus difficile qu’on ne le pense, mais c’est le coeur de la vie missionnaire”*. En 1983, il vint en Europe pour des étu-

des en sociologie, à Rome et en France. Il est aussi passé par Berlin, la Pologne et Cuba. À son retour en Bolivie, il s'est engagé dans des mouvements pour une société plus juste et pour améliorer la vie du peuple.

En 1971 éclata, à La Paz, un coup d'état contre le gouvernement de Juan José Torres. Dans l'un des quartiers qui avaient connu des affrontements, il y avait un certain nombre de blessés. C'était le 21 août. Le P. Lefèbvre, très content de la résistance, se porta bénévole pour aller en zone de conflits et recueillir un blessé. Il savait bien que pour sa sécurité, mieux valait ne pas s'en mêler, mais son souci des victimes, mortellement blessées, le poussa à pénétrer en zone dangereuse. Il était décidé à rester près de son peuple pour lui offrir toute l'aide possible. Il conduisait sa camionnette, clairement identifiée par un drapeau de la Croix Rouge, mais en montant dans une rue déserte, il fut atteint d'une balle. Le P. Lefèbvre mourut sur le champ en accomplissant cette oeuvre de miséricorde. Il avait fait sien le choix de la solidarité avec ceux qu'il aimait, un choix de compassion envers ceux qui souffrent, un choix de courage pour cheminer avec eux dans les moments de danger mortel. Ce choix l'a uni à eux jusqu'à la fin.



OMI

CAMEROUN

**Mgr Yves
Plumey,
O.M.I.
(1913-1991)**

Breton de l'ouest de la France, et fier de l'être, Yves Marie Joseph Plumey est né à Vannes, le 29 janvier 1913. Après ses humanités au collège jésuite de l'endroit, il entra chez les Oblats en 1930; il fit d'abord ses premiers voeux à Liège, Belgique, et ensuite ses voeux perpétuels à La Brosse, le 29 septembre 1935. Il fut ordonné à la cathédra-

le de sa ville natale le 29 juin 1937. L'année suivante, ayant terminé ses études, il reçut sa première obédience pour la mission oblate de Ceylan (Sri Lanka), mais la déclaration de la guerre l'empêcha de partir. Il resta en France et s'engagea dans la prédication des missions et le ministère paroissial, à Notre-Dame-de-Sion, Talence et Bar-le-Duc. En 1945 on le retrouve comme aumônier des troupes françaises, en Allemagne.

L'année 1946 inaugurait pour lui un nouveau et long chapitre de sa vie sacerdotale. En mai, il fut nommé supérieur de la nouvelle mission du Cameroun-Tchad où il arrivait au mois d'août, accompagné d'un contingent de 15 Oblats. Cette nombreuse équipe d'apôtres permit une rapide expansion du travail. En une seule année, ils avaient déjà établi des postes de mission à sept endroits. Et cela continua, avec des écoles, des dispensaires, une léproserie. L'Église croisait rapidement. Un an après son arrivée au pays, le P. Plumey était nommé Préfet Apostolique de Garoua. Il en devint le Vicaire Apostolique en 1953 et la même année, il fut nommé Évêque de Garoua. Le 29 juin 1953, il se fit ordonner dans sa ville natale, par l'Évêque du lieu, Mgr Le Bellec. Le travail missionnaire allait bon train, sous l'élan de Mgr Plumey: écoles de commerce à Maroua et à Tibati, écoles de garçons et de filles à N'Gaoundéré, en plus du Collège de Mazenod, le premier institut secondaire du nord du pays. Pour la promotion des vocations, il ouvrit un petit séminaire en 1956 et, les candidats augmentant, un grand séminaire en 1976. La préfecture initiale confiée aux Oblats fut divisée en cinq diocèses et, en 1982, Mgr Plumey devint Archevêque. Le 18 mars 1984, après de longues années de dur travail et d'expansion, il prenait sa retraite, remettant l'archidiocèse à un évêque diocésain de l'endroit, Christian Tumi (plus tard Cardinal). Mais Yves ne demeurait pas inactif. Il fut curé d'une paroisse suburbaine de N'Gaoundéré et commençait à y construire une nouvelle église, quand il fut lâchement assassiné.

Le 3 septembre 1991, dans le hall d'entrée de la maison où il demeurait seul, on trouva le corps inerte de Mgr Yves Plumey; il avait été préalablement ligoté et frappé à mort;

il avait 78 ans. La porte n'ayant pas été forcée, il semble que tard dans la nuit, il l'aurait ouverte à une personne connue; il ne l'aurait pas fait pour un inconnu, en pleine nuit. C'est alors qu'il aurait été attaqué. L'autopsie révéla un arrêt cardiaque survenu probablement pendant qu'il lut-
 tait désespérément pour se libérer des cordes qui le ligo-
 taient. Puisque presque rien n'a été dérangé dans la maison,
 il semble que le vol n'ait pas été la raison de cette offensi-
 ve. Le pays se trouvait alors en une situation difficile; de
 nombreux politiciens, musulmans et chrétiens, lui ren-
 daient visite pour le consulter; car il était reconnu partout
 comme un homme sage, prudent, et pacifique, et comme un
 spécialiste sur bien des aspects de la vie du pays. Des
 rumeurs ont circulé que le meurtre aurait été commis pour
 des raisons religieuses. Qui peut le dire? À ses funérailles,
 célébrées par le Cardinal Tumi et 21 évêques, un ministre
 musulman du gouvernement a dit: *“C'était une personne
 reconnue partout pour sa proverbiale bonté envers tous,
 sans exception”*. Un autre ministre, lui aussi musulman, le
 décrivit comme *“un prélat au coeur d'or”*. Cette mort tra-
 gique mit un terme à 45 longues et fructueuses années
 d'une vie missionnaire totalement vouée au peuple et à l'É-
 glise.



CANADA

Frère Alexis
 Reynard,
 O.M.I.
 (1828-1875)

La paroisse du village de Castillon (France) a St Jean-Baptiste comme patron. C'est là qu'Alexis Reynard est né le 28 septembre 1828; il a grandi avec une dévotion inébranlable envers le saint patron de sa paroisse. Entrant chez les Oblats en 1849, il n'était pas décidé s'il irait jusqu'au sacerdoce, mais il était bien déterminé à être religieux et missionnaire. Sa première obédience l'envoya au

Grand Nord Canadien. Son dévouement était total; si on avait besoin de nouveaux métiers, il s'y lançait et les apprenait. Il fut au service de la mission, à Nativité du Fort Chipewyan pendant 10 ans, à Providence pendant 7 ans, à Notre-Dame-des-Victoires du Lac La Biche, pendant 4 ans, et il revint à son premier poste de Nativity. Il a été cuisinier, jardinier, constructeur de bateaux, meneur de chiens, pêcheur, chasseur, factotum; il apprenait tout au profit de la mission et cela avec entrain.

Au mois de mars 1875, Alexis partait rejoindre Mgr Faraud, o.m.i. qui était arrivé à Lac La Biche, avec de nouveaux missionnaires Oblats. Un grand groupe devait s'y rendre; il s'était joint à eux; mais une inondation inattendue les surprit. Alexis décida, de son propre chef, de s'y lancer, prenant avec lui un guide métis iroquois, Louis Lafrance, et une fillette orpheline qu'il devait amener d'Athabaska à Lac La Biche. À cause de l'inondation, et du manque de vivres et de gibier, le voyage s'avéra un cauchemar. Le plus grave, c'était surtout l'attitude dégoûtante du guide envers la fillette, qui s'en défendait constamment. Craignant que le guide ne viole la fillette, le Frère Alexis dut le sermonner et le maintenir à distance. Cela provoqua des discussions et des ressentiments. Entre temps, le grand groupe dont Alexis s'était séparé réussit à arriver à Lac La Biche et fut étonné d'apprendre que le Frère et ses compagnons de route n'étaient pas encore là. Redoutant des difficultés imprévues, une équipe de secours, dirigée par le Frère Lambert, Oblat, partit à la recherche d'Alexis. Après quelques jours, ils trouvèrent ses effets personnels, ainsi que des os, dans une fosse peu profonde. Mais ils tombèrent vite sur une scène terrifiante: les résidus d'un feu de camp et d'un repas macabre, dont restaient des os de doigts et des morceaux de côtes. On trouva le crâne du frère transpercé d'une balle. Le jeune iroquois s'était enfui avec la jeune orpheline, dont on a trouvé les traces des années plus tard. Apparemment, le souci du Frère pour la fillette avait provoqué chez Louis Lafrance une rage qui le porta à l'attaquer et à le tuer; ensuite, conformément à la coutume indienne, l'iroquois consumma en partie la personne tuée. C'était aux environs du 20 juin 1875, près de Rivière-des-Maisons.

Le jour de sa première communion à Castillon, le jeune Alexis Reynard avait dit à sa mère: Je veux être moine et mourir martyr comme St Jean-Baptiste, le patron de notre paroisse. Mgr Grandin, o.m.i., ayant écouté attentivement les natifs de l'endroit et les gens qui connaissaient les personnes impliquées, était convaincu de la mort héroïque du Frère Alexis, et de la raison de ce sacrifice. Il écrivit dans ses notes: "*Je considère que le Frère Alexis est mort de la même mort que St Jean-Baptiste, à savoir comme martyr de la chasteté. Je garde ses vêtements et sa hache comme reliques*".



**P. Léon
Fafard,
O.M.I.
(1850-1885)**

Dans le cimetière oblat de St Albert, dans la banlieue d'Edmonton (Alberta, Canada), reposent en des tombes voisines, les restes de deux prêtres: Léon Fafard et Félix Marchand. Ces restes y furent transportés en 1928, mais ces prêtres étaient morts bien longtemps avant, le Jeudi Saint 2 avril 1885, lors de ce qu'on a appelé le Massacre du Lac aux Grenouilles.

**P. Félix
Marchand,
O.M.I.
(1858-1885)**

Félix Adélarde Léon Fafard est né à St Cuthbert (Canada), le 8 juin 1850. Comme Oblat il fut envoyé dans l'ouest canadien et fut ordonné prêtre par le Vénérable Mgr Vital Grandin, à St Albert, le 8 décembre 1875. Il travailla, les deux premières années, auprès des métis du Lac des Bisons, et ensuite il fut co-fondateur de la mission de Fort Pitt, en Saskatchewan. Il desservit aussi les indiens de Lac aux Tortues, de Gurneyville en Alberta, de Onion Lake, Saddle Lake et St Paul-des-Cris, Brousseau. Il était le fondateur et curé de la mission de Lac aux Tortues, et c'est là qu'il allait être massacré.

Félix Marchand provenait du diocèse de Rennes, France, où il est né le 8 avril 1858. Il entra au noviciat oblat de la Hollande en 1880 et fut ensuite envoyé à l'Université d'Ottawa, Canada, pour ses études théologiques. Mgr Grandin l'ordonna prêtre à St Albert le 23 septembre 1883. C'est avec un enthousiasme incroyable qu'il se lança au travail missionnaire auprès des métis de St Albert, Lac Ste

Anne et Onion Lake, où il établit une école et un poste de mission. En deux ans de ministère à peine, il accomplit énormément de choses. À Lac aux Grenouilles en 1885, il perfectionnait sa connaissance de la langue crie. La mission était florissante, avec son église, son presbytère et son école de 40 élèves. Le P. Fafard avait établi d'excellentes relations avec les indiens du lieu. Mais en 1885, tout fut détruit et le P. Marchand allait mourir à peine six jours avant son 27^e anniversaire.

En 1885, une révolte métisse inspirée par Louis Riel se répandit à travers les plaines de l'ouest canadien. Il y avait deux tendances parmi les révoltés: les partisans de Riel, même très déterminés, étaient cependant plus raisonnables; et ceux de Grand Ours, fanatiques, prêts à recourir à n'importe quel moyen pour atteindre leur but. Vers la fin de mars, Grand Ours, suivi de sept ou huit cents hommes, avança sur la mission de Lac aux Grenouilles. Ce Jeudi Saint, 2 avril 1885, tôt le matin, les deux prêtres étaient à la prière dans l'église, avec la plupart des gens. Faisant irruption dans l'église, Grand Ours et ses hommes, le visage grimé pour le combat, et revêtus des plumes traditionnelles, donnèrent l'ordre à tous de quitter l'église et de rentrer au camp. En chemin, l'agent indien, officier du gouvernement, s'arrêta et décida de ne plus avancer. On lui tira un coup. Le P. Fafard courut auprès du mourant et, alors qu'il lui donnait l'absolution, reçut une balle dans la nuque et mourut sur le champ. Le Père Marchand était plus loin avec un autre groupe; quand il entendit les coups de feu et les cris qu'il y avait des blessés, il s'empressa de revenir, sans se soucier des conséquences. Il n'avait avancé que de quelques pas quand il reçut une balle au front et tomba mort. Ce même jour 14 personnes furent assassinées. Grand Ours et ses hommes se livrèrent ensuite au pillage et à la destruction de la mission. S'habillant avec les ornements liturgiques et les vêtements des prêtres, ils crièrent et dansèrent frénétiquement autour des édifices en feu. La mission de Lac aux Grenouilles avait été détruite et ses deux prêtres assassinés. La révolte ne dura que deux mois. Les années suivantes, les confrères des deux prêtres victimes convertirent tous les chefs de la révolte, y com-

pris Grand Ours lui-même. Aboutissement admirable du Jeudi Saint 1885.



**P. Guillaume
Le Roux,
O.M.I.
(1885-1913)**

Le Père Guillaume Le Roux est né à Plomodiern (France), le 31 mars 1885. Il fut ordonné prêtre dans la congrégation des Oblats, le 10 juillet 1910. Il reçut sa première obédience pour les missions canadiennes chez les Inuits des Territoires du Nord-Ouest. Très doué pour les langues, il apprit rapidement plusieurs langues et dialectes locaux. Il était physiquement résistant, un bon atout pour pouvoir faire face aux dures conditions de vie du Grand Nord.

**P. Jean-
Baptiste
Rouvière,
O.M.I.
(1881-1913)**

Le P. Jean-Baptiste Rouvière, provenant de La Bastide (France), né le 11 novembre 1881, était bien adapté aux exigences de la vie missionnaire du nord. Ordonné prêtre le 24 février 1906, il mit à profit ses nombreux dons pour le travail. C'était un charpentier accompli; il construisit donc de solides résidences aux endroits les plus éloignés, s'occupant de nombreuses besognes pratiques. Le travail dur ne lui faisait pas peur; il survécut à des situations de pénurie extrême. En plus de ses capacités physiques, il avait une foi profonde et il aimait son sacerdoce.

En octobre 1913, les deux missionnaires oblats partirent en traîneaux à chiens pour la Mer Polaire où ils devaient rejoindre des esquimaux. Ils prirent douze jours pour parcourir les 140 kilomètres, jusqu'à l'embouchure de la rivière Coppermine. La température était plutôt rude cette année-là; le manque de nourriture menaçait d'inanition toute la population et même les chiens de traîne. À cet endroit, deux esquimaux tentèrent de voler les prêtres mais furent réprimandés par les anciens qui conseillèrent aux prêtres de partir. Cinq jours après, les deux missionnaires décidèrent de continuer leur voyage, allant prêcher l'Évangile aux esquimaux, sur la mer gelée. Les malfaiteurs partirent deux jours plus tard et, les ayant rejoints, ils continuèrent avec eux pendant une journée. Pendant que les deux prêtres étaient en train d'ouvrir le chemin dans la neige, ils furent attaqués. Le P. Le Roux, poignardé dans le dos par

l'esquimau Sinnisiak, tomba blessé; il appelait au secours, à grands cris. Le P. Rouvière entendit les cris et se porta à son secours. Sinnisiak saisit le fusil du P. le Roux et tira deux coups sur le P. Le Roux; atteint au bas du dos, il tomba à la deuxième balle. L'autre esquimau, Uluksak, l'acheva de deux coups de poignard, et ensuite, se servant du même couteau, poignarda le P. Rouvière à l'estomac, mais sans le tuer. Sinnisiak alla chercher une hache, dans le traîneau des pères, trancha la gorge et les jambes du P. Rouvière. Après les avoir tués, les deux esquimaux mangèrent leurs entrailles et des pièces de leur foie encore chaud. Par cette coutume barbare, les assassins témoignaient qu'ils admiraient la bravoure de leurs victimes, même s'ils s'opposaient à leur travail d'évangélisation. Les deux esquimaux furent jugés et racontèrent tout. Ils furent reconnus coupables et condamnés à mort. Mais le Vicaire Apostolique du Mackenzie, Mgr Gabriel Breynat, o.m.i., fit appel, demandant que leur sentence soit un grand acte de charité et piété. Sa demande fut exaucée et, pendant près de deux ans, Sinnisiak et Uluksak purgèrent une détention, sans gardiens stricts, à la mission oblate de Fort Résolution; ils y apprirent que la religion des missionnaires n'était pas une religion de vengeance, mais de pardon et de paix; ils apprirent aussi que ses adeptes, tels les Pères Rouvière et Le Roux, étaient prêts, au nom du Crucifié, à donner leur vie pour ce en quoi ils croyaient.



ESPAGNE

L'Espagne En Marche Vers Les Années 1936 À 1939

Les martyrs oblats de l'Espagne

Les années 1936 à 1939 représentent une grande agonie pour l'Église catholique en Espagne. L'Église de ce temps-là était inextricablement mêlée aux réalités de la société espagnole, tout comme elle l'avait été au cours des siècles. Ces siècles du passé avaient connu une Église glorieuse, témoin l'extraordinaire constellation de ses saints. Mais ils l'avaient connue aussi horriblement tachée par la fureur de l'inquisition espagnole. L'Église en Espagne, comme en tout pays, doit faire face à la vérité de son histoire.

L'histoire plus récente d'Espagne était un prélude au destin de l'église des années 30. Pendant tout le 19^e siècle, l'Espagne et l'Église traversèrent des années d'agitation. Ce fut d'abord l'influence des idées révolutionnaires françaises qui conduisirent à la persécution de l'Église. Puis, de 1808 à 1913, l'influence de la guerre d'indépendance contre Napoléon. En 1820, une nouvelle révolution éclata entre les carlistes et les libéraux. Enfin, pendant la période libérale (1854-1856), l'Église a été réprimée de façon encore plus radicale.

Les révoltes de 1868 et la première République de 1873 et 1874 furent défavorables à l'Église. L'Église elle-même, pas encore tout à fait remise de ses propres fissures internes, survenues au temps des Bourbons, se retrouva divisée entre catholiques conservateurs et catholiques libéraux. Cela n'aida pas à se purifier du poison anticlérical qui s'était infiltré dans les mouvements ouvriers depuis 1843. Les premières décennies du 20^{ième} siècle alternèrent entre des gouvernements libéraux et la dictature de Primo de Rivera (1923-30) qui favorisa une paix religieuse gênante. La nouvelle République était née en 1931 et encore une fois l'Église fut victime d'agression: on incendia des couvents à Madrid et Malaga, on supprima de nouveau les Jésuites, on expulsa le Primat de Tolède, et on confisqua tous les biens ecclésiastiques. Un retour catholique sous José María Gil Robles donna un peu de soulagement, mais ne put modifier

la situation d'un anticléricalisme généralisé. En février 1936 les forces révolutionnaires communistes entreprirent une poussée au pouvoir inaugurant un régime d'anarchie et de terreur. Sous le Général Francisco Franco, le Mouvement Nationaliste surgit et se mit à combattre le climat politique et social issu de la République. L'Espagne était vraiment en guerre à l'intérieur de ses propres frontières. C'est dans cette atmosphère d'une histoire très emmêlée que les Oblats perdirent 22 de leurs sujets sous le feu des pelotons d'exécution.

Les Oblats En Espagne

C'est de la France que sont arrivés les premiers Oblats en Espagne, en tant qu'aumôniers des Soeurs de la Ste Famille à Madrid. On y établit deux autres maisons, dont un juniorat. Mais les difficultés financières des Oblats de France firent que les maisons de l'Espagne passèrent sous la dépendance de la Province du Texas (États-Unis). Les trois maisons oblates d'Espagne (un juniorat, un noviciat et un scolasticat) appartinrent donc administrativement au Texas, étant confiées aux soins d'un Vicaire Provincial, le P. Francisco Esteban. Le 8 décembre 1932, on établit une Vice-Province oblate comprenant les maisons d'Espagne et de l'Uruguay, et on nomma le P. Esteban Vice-Provincial. Dans sa toute première année d'existence, cette Vice-Province allait recevoir un effroyable baptême de sang.

Les Horreurs De 1936 À 1939

Les maisons oblates de l'Espagne étaient situées à l'intérieur du premier territoire conquis par la guérilla marxiste. Ils y instaurèrent rapidement un règne de terreur et ils commirent une multitude d'atrocités, presque incroyables. La fureur était devenue effrénée. On pilla et détruisit la cathédrale de Madrid, ainsi qu'un grand nombre d'églises et de maisons religieuses. On incendia des bibliothèques et des archives. On exhuma des cadavres de religieux pour les profaner. On procéda à des exécutions massives sans pro-

cès. L'anarchie régnait. À part les morts et victimes de la guerre elle-même, des dossiers bien documentés mentionnent 85.940 autres meurtres. La plupart de ces victimes étaient des laïcs torturés et assassinés simplement parce qu'ils étaient catholiques, ou qu'ils portaient une petite croix, ou avaient en poche un chapelet. On peut encore consulter des dossiers sur 6.832 évêques, prêtres et religieux qui, ont été assassinés. Un grand nombre d'autres sont simplement disparus et leur sort est incertain. Cette folle effusion de sang atteignit et submergea aussi les Oblats.

Les Martyrs Oblats

Le scolasticat oblat d'Espagne était situé à Pozuelo (où il est encore), à une courte distance de Madrid. La communauté, composée des professeurs, des pères scolastiques ordonnés récemment, des frères et des scolastiques, provenait de divers lieux d'origine. Aucun d'eux ne s'était mêlé à la guérilla. Mais les officiers locaux du "*Front Populaire*" rouge avaient décidé de se débarrasser des Oblats. Entre juillet et novembre 1936, les Oblats furent pourchassés, emprisonnés, ou exécutés. Les exécutions eurent lieu en quatre occasions distinctes:

Le 24 juillet 1936, sept Oblats furent fusillés près de la ville de Aravaca:

Pascual Aláez Medina - scolastique
Juan Pedro del Cotillo Fernández - scolastique
Justo González Lorente - scolastique
Manuel Gutiérrez Martín - scolastique
Juan Antonio Pérez Mayo - prêtre, professeur de philosophie
Francisco Polvorinos Gómez - scolastique
Cecilio Vega Domínguez - scolastique

Le 7 novembre 1936, un Oblat, fusillé à Paracuellos del Jarama:

José Vega Riaño - prêtre, professeur de théologie dogmatique

Le 8 novembre 1936, un Oblat, fusillé à Soto de Aldovea:
Serviliano Riaño Herrero - scolastique

Le 28 novembre 1936, treize Oblats, fusillés à Paracuellos del Jarama:

Vicente Blanco Guadilla - prêtre, Supérieur du scolasticat

Ángel Bocos - frère coadjuteur

Juan José Caballero Rodríguez - scolastique

Gregorio Escobar García - prêtre scolastique

Francisco Esteban Lacal - prêtre, Vice-Provincial

Justo Fernández González - scolastique

Justo Gil Pardo - scolastique

Daniel Gómez Lucas - scolastique

José Guerra Andrés - scolastique

Eleuterio Prado Villarroel - frère coadjuteur

Publio Rodríguez Moslares - scolastique

Clemente Rodríguez Tejerina - scolastique

Marcelino Sánchez Fernández - frère coadjuteur

Les Martyres du Premier Groupe

Ces morts eurent lieu à la suite de six mois d'acharnement contre les Oblats. Le 22 juillet, les troupes communistes envahirent et occupèrent le scolasticat de Pozuelo. En fouillant la maison, ils trouvèrent des photos de Mussolini et de Pie XI qui signaient ensemble le Traité du Latran. Pour eux, ce fut une preuve de la sympathie des Oblats envers le fascisme, et ils décidèrent de frapper. Le 24 juillet à 3 h 30 du matin, ils réveillèrent la communauté, appelèrent sept Oblats, les entassèrent dans des cars et les enlevèrent sans aucune explication. Ils prirent aussi avec les Oblats un laïc, Cándido Castán, qui logeait à la maison. Les détails de leur mort ne sont pas très clairs. Il semble qu'ils furent conduits au village voisin de Aravaca et fusillés, à 4 h 30, avec un autre groupe. C'est ce que l'on put conclure quand, en 1939, la veuve et la famille de Cándido Castán purent identifier sa dépouille. Ils avaient tous été jetés dans une fosse, creusée dans le champ.

Les Oblats En Fuite

La même journée dans l'après-midi, les 33 autres membres de la communauté furent conduits en des prisons de Madrid, et l'édifice du scolasticat lui-même fut transformé en prison pour d'autres personnes. Le 25 juillet, alors que régnaient la confusion et le chaos, on libéra tous les Oblats. Quelques-uns s'en allèrent à la maison provinciale de Madrid, d'autres dans leurs familles, et d'autres dans des pensions. Le 9 août on occupa la maison provinciale et on jeta tout le monde dehors. Ceux qui étaient là à ce moment-là se réfugièrent dans une pension de Carrera San Jerónimo.

Dû à l'anarchie et au manque de discipline des bandes de combattants qui, en complet désordre, parcouraient tout le pays, les gens étaient arrêtés, libérés, arrêtés de nouveau, transférés d'une prison à l'autre, accusés, poursuivis et exécutés sans rime ni raison. Quant aux Oblats, ils passèrent par plusieurs prisons. Certains d'entre eux échappèrent à la mort simplement parce que, le jour où ils se trouvaient dans une prison, celle-ci n'avait pas attiré l'attention des autres bandes communistes. D'autres périrent parce qu'ils se trouvaient dans une certaine prison à une certaine date.

Deux Martyrs À Part

Le 10 octobre, le P. José Vega, professeur de théologie dogmatique au scolasticat oblat, fut choisi pour être envoyé à la prison Modelo. Le 13, tous les Oblats logés chez Juan José Vallejo furent aussi emprisonnés à Modelo. Le groupe abrité à la pension de Carrera de San Jerónimo subit le même sort le 15. Le 7 novembre, un grand groupe de prisonniers de Modelo, au nombre d'environ 1600, furent emportés et exécutés à différents endroits dans la prison, et à Paracuellos del Jarama et Soto de Aldovea. Le P. Vega fut l'une de ces victimes. On le fusilla à Paracuellos del Jarama l'après-midi du 7 novembre, avec plus de 1000 prisonniers dont 29 autres prêtres

de différents ordres ou congrégations religieuses. On identifia son corps plus tard dans le cimetière commun de l'endroit.

Le 8 (ou le 7 ?) novembre, le jeune scolastique oblat, Serviliano Riaño Herrero, se trouvait en prison à Modelo. Son nom retentit à l'appel matinal dans la liste de ceux qui devaient être exécutés. En passant devant une cellule où il y avait des prêtres, il les pria en disant : *“Donnez-moi l'absolution. Mon heure est arrivée”*. Il s'adressa aussi à un autre scolastique oblat, Porfirio Fernández (qui survécut), lui disant : *“Si tu vois mes parents, salue-les pour moi”*. Il marcha sereinement vers son sort. Il fut conduit avec d'autres vers un bosquet près de Aldovea où on le fusilla. On a retrouvé son corps le 28 décembre 1939.

Le Dernier Groupe

Le 15 novembre, tous les Oblats détenus à la prison Modelo furent transférés à la prison San Antonio. Ils étaient encore 15. On en fit sortir le P. Delfín Monje et le scolastique Juan José Cincúnegui pour les fusiller avec 20 autres prisonniers dans la nuit du 27 novembre. Mais un capitaine de la cavalerie, qui passait par là, les épargna en demandant que tout le groupe soit transféré à la prison militaire de Alcalá de Henares. Ces deux Oblats purent jouir d'une longue vie d'apostolat oblat, toujours reconnaissants d'avoir échappé au sort qui leur était destiné.

Il restait encore 13 Oblats à la prison de San Antonio. Le 28 novembre ils furent transportés en camion sur la route d'Aragon et déchargés près d'un pont sur la rivière Jarama. Le Vice-Provincial, P. Francisco Esteban Lacal faisait partie du groupe, ainsi que le P. Vicente Blanco Guadilla, supérieur du scolasticat. Le reste du groupe comprenait 8 scolastiques et 3 frères coadjuteurs. Un témoin oculaire de leur meurtre raconta plus tard ce qu'il put retenir de leurs derniers instants. Le P. Escobar, conscient de leur mort imminente, demanda en toute sérénité au garde s'il pouvait ras-

sembler ses confrères et leur donner l'absolution. Sa requête fut exaucée. Et là même, au flanc d'une colline, ils s'embrassèrent, s'agenouillèrent et reçurent l'absolution. Puis le P. Escobar éleva la voix pour dire: "*Nous savons que vous nous exécutez parce que nous sommes catholiques et nous sommes des religieux; et nous en sommes. Mes confrères et moi-même, nous vous pardonnons de tout coeur. Vive le Christ Roi!*" Il y eut une rafale de feu et les treize Oblats tombèrent.

Les 22 Oblats espagnols martyrs de cette effroyable époque représentaient un tiers des effectifs de la Vice-Province. Leurs âges allaient de 18 à 44 ans. Les Oblats de Marie Immaculée ont officiellement introduit leur cause de canonisation en 1998.



FRANCE

**P. Joseph
Capmas,
O.M.I.
(1791-1831)**

Le Fondateur des Oblats, St Eugène de Mazenod, demandait à ses disciples qu'ils exercent leur sacerdoce de façon héroïque allant jusqu'à l'offrande de leur vie. Dans les tout premiers temps de sa Congrégation, l'un de ses compagnons répondit à cet appel.

Le P. Joseph Capmas, né en 1791, prêtre du diocèse de Montpellier, entra en 1828, avec 9 autres confrères, au noviciat des Oblats qui venaient de prendre le nom de Missionnaires Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie. Il prononça ses vœux perpétuels au noviciat de Marseille le 25 avril 1829. Il rejoignit immédiatement l'équipe oblate de prédication de missions. Nos

documents rapportent combien son travail était intense, toujours en tournée de missions et de retraites: une mission à Bourg d'Oiseau en compagnie du P. Guibert, une mission jubilaire à Mure allié aux PP. Sumien, Martin, Guigues et Guibert, une mission à Chichiliane avec les PP. Guibert et Sumien, une retraite au séminaire d'Embrun, vers la fin de 1829, avec le P. Guibert. Dans les derniers mois de cette même année, il fut aussi temporairement Maître des Novices en attendant la nomination du P. Honorat. Le P. Capmas avait beaucoup de succès comme missionnaire et prédicateur. Le P. Mie rapporte qu'il était assidu au confessionnal et loue ses instructions au peuple. Le P. Guibert écrit qu'il était content de sa prédication, remarquant qu'elle rejoignait aussi bien les personnes cultivées que les gens ordinaires. Le Fondateur le décrivait comme "*...un de nos meilleurs sujets, propre à tous les genres de ministère, simple avec cela et obéissant, toujours prêt à accomplir son devoir; s'en acquittant bien et n'ayant pas plus de prétention qu'un enfant*". Il semblait que le P. Capmas allait apporter beaucoup à la Congrégation et à l'Église par son sacerdoce. Cependant, un destin étrange allait couper court cette carrière sacerdotale.

Au début de 1830, lors du voyage de retour d'une mission à Savines, en compagnie d'autres prêtres, le P. Capmas se vit impliqué dans un incident étrange qui pouvait être grave, et qui fut délibérément utilisé comme un affront à son sacerdoce. Un homme ivre apparut brusquement devant le cheval du P. Capmas et fut frappé à mort. La famille fit un procès pour réclamer des dédommagements. Malgré l'évidence donnée par les témoins et les plaidoiries des avocats qui démontraient son innocence, le P. Capmas tomba victime des machinations d'un juge anticlérical, qui le déclara coupable et le condamna à trois mois de prison et à une forte amende. Des paroles entendues de la bouche du juge démontrent de façon évidente que le procès avait été injuste. Il avait dit: "*...mettons la main sur les prêtres et empêchons-les de faire leur travail*". Cependant le P. Guibert insista pour qu'on face appel. À l'audience qui eut lieu à Gap, non seulement le P. Capmas fut complètement

innocenté, mais les plaignants furent contraints de payer 300 francs pour défrayer les dépenses.

On se souviendra du P. Capmas à cause d'un fait beaucoup plus glorieux de son sacerdoce. En plus de la prédication, le P. Capmas s'engagea comme aumônier à l'hôpital Lazaret de Marseille, où allaient les patients souffrant de maladies contagieuses. À cette époque, où les épidémies sévissaient et les précautions nécessaires n'étaient pas bien comprises ni à la portée de tous, ce ministère pouvait devenir très dangereux. Vers la fin de 1830 éclata une grave épidémie de choléra parmi les soldats rentrés d'Afrique et ils furent mis en quarantaine. Le choléra pouvait être fatal. Voyant que ces mourants isolés de tout et confinés au Lazaret ne pourraient pas recevoir les sacrements à leurs derniers moments, le P. Capmas se porta bénévole pour entrer avec eux en quarantaine. Absolument conscient du risque qu'il courait, mais parce qu'il était prêtre, il se mit à la totale disposition des mourants. Ce fut une décision très courageuse qu'il prit. Elle était due à son zèle pour les âmes et elle allait lui demander le sacrifice suprême. De fait, le P. Capmas fut atteint et, à la suite d'une douloureuse maladie, il mourut le 10 janvier 1831, à 12 h 30. Il fut enseveli dans le caveau du séminaire St Juste. Son devoir de prêtre était passé avant sa sécurité personnelle et à 40 ans il a donné sa vie en exerçant son sacerdoce. Il était Oblat depuis un peu moins de deux ans.

Dans une lettre au P. Tempier, en apprenant la nouvelle du décès du P. Capmas, le Fondateur, St Eugène de Mazenod, décrivit ainsi ce sacrifice: "*Le Seigneur aura eu égard à la charité qui lui fit briguer la faveur de s'enfermer au Lazaret pour prodiguer les secours de son ministère à tant de soldats atteints de la maladie épidémique d'Afrique*". Le P. Henri Guibert (il deviendra plus tard Cardinal Archevêque de Paris), qui avait travaillé intimement avec le P. Capmas prêchant missions et retraites et qui admirait son talent et son zèle, écrivit au P. Tempier à la nouvelle de sa mort: "*Je le considère véritable martyr de la charité. C'est précisément en cela que ses confrères oblats vénèrent son souvenir*".

**P. François
Bouso,
O.M.I.
(1881-1944)**

Né à St Congard (France), le 15 février 1881, François Bouso, Oblat de Marie Immaculée, fit ses vœux perpétuels et reçut l'ordination sacerdotale en 1905. Il fut ensuite envoyé aux missions du nord-ouest canadien. Là, au milieu des neiges, il se montra un missionnaire sage et habile, faisant beaucoup de chemin pour desservir les autochtones dans leurs campements. Il travailla surtout aux environs du Lac des Esclaves. Pour des raisons de santé, il dut rentrer en France, où il se dévoua en paroisse dans le diocèse de Bayeux. Comme curé de paroisse, il faisait preuve d'une grande douceur. Et puis ce fut la guerre. Elle révéla une fermeté d'acier en cet homme à la voix douce. Après la capitulation, la France fut occupée par les allemands; sa maison se transforma alors en un refuge pour ceux qui refusaient d'être envoyés aux travaux obligatoires. Elle devint aussi un centre de communication pour la résistance française. Le P. Bouso, à sa façon toute tranquille, jugeait que l'occupation de la France allait bien au-delà de la politique. Il considérait le mal du nazisme, du national socialisme, comme un problème moral; il sentait ainsi le devoir de s'y opposer, non seulement en tant que français, mais surtout en tant que prêtre. Un jour, les allemands découvrirent son action et ils l'arrêtèrent. D'abord emprisonné, il fut ensuite jugé, condamné et fusillé à Caen, le 4 juin 1944.



**P. Christian
Gilbert,
O.M.I.
(1912-1944)**

Originaire de l'archidiocèse de Paris, Christian Marc Gilbert était né à Asnières, le 10 mars 1912. Entré chez les Oblats, il fut envoyé à Rome, pour ses études ecclésiastiques. Il suivit les cours à l'Angélique et y fit une spécialisation en théologie morale. Il reçut le sacerdoce le 11 juillet 1937. Il fut ensuite envoyé comme professeur au scolasticat oblat de France-Nord. On le connaissait comme un parfait monsieur. Il avait une profonde vie de prière. Quelques années avant sa mort, il avait exprimé le désir de pouvoir un jour consacrer sa vie de prêtre parmi les fidèles des quartiers ouvriers de Paris.

Le P. Gilbert voyait clairement la nécessité de résister aux forces néfastes du nazisme. Selon lui, il s'agissait là d'un

devoir chrétien. Il s'engagea dans la Compagnie de Notre Dame, une cellule de la résistance qui professait sa dévotion à Marie. Quand la Gestapo arriva au scolasticat de La Brosse-Montceaux, le matin du 14 juillet 1944, le P. Gilbert, trahi par un partisan, fut amené dans un local du sous-sol et très cruellement battu. On l'en sortit ensuite, les mains liées dans le dos, et on le plaça devant tout le personnel et les scolastiques. L'officier allemand, Korff, lui demanda des informations sur des armes cachées. Le P. Gilbert s'écria disant Je désire parler à un prêtre. L'un des pères du personnel, le P. Delarue, répondit Je vous donne l'absolution. Korff tira aussitôt sur le P. Gilbert, qui d'abord tomba sur ses genoux, puis s'effondra sans mot dire. Il était le premier des cinq Oblats abattus ce jour-là. Il avait 32 ans.



**Scolastique
Jean-Marie
Cuny,
O.M.I.
(1918-1944)**

Né à Blainville le 15 décembre 1918, Jean Marie Arsène Nicolas Cuny avait travaillé pendant trois ans comme mécanicien à l'usine d'automobiles Peugeot. Il était alors membre actif du mouvement de la Jeunesse Catholique Ouvrière (JOC) fondée par le Cardinal Cardijn.

Il entra ensuite au juniorat oblat, mais quand la guerre éclata il s'enrôla dans l'armée et rapidement fut promu sergent. Il fut placé en première ligne et son commandant mourut dans ses bras. Quand la France se rendit, il revint poursuivre ses études en vue du sacerdoce, au scolasticat oblat. Il fit ses premiers vœux, le 17 février 1944.

Le 24 juillet 1944, Jean Cuny, ainsi que 4 autres Oblats, fut conduit par la Gestapo au sous-sol de la maison, sous la chapelle du scolasticat, et cruellement torturé. On l'a battu et on lui a tenu la tête sous l'eau, au point de le noyer. On l'a ensuite amené dehors et placé près du corps du Père Christian Gilbert qui venait d'être fusillé. L'officier de la Gestapo, Korff, l'interrogea, mais Jean refusa de donner quelque information que ce soit et demanda l'absolution. Celle-ci lui fut donnée simultanément par quelques prêtres de la communauté. Korff l'a alors abattu; il tomba sur le

**Scolastique
Lucien
Perrier,
O.M.I.
(1918-1944)**

côté droit, laissant échapper un long gémissement de douleur. Korff lui tira un autre coup à la tête, et il s'effondra par terre.



St Charles-la-Forêt est le village natal de Lucien Marie Pierre Perrier, né le 18 juillet 1918. Attiré par l'une et l'autre, il a dû choisir entre un carrière militaire et la vie religieuse.

Il avait écrit un jour: On dit toujours que la jeunesse est l'âge du plaisir. Elle ne l'est pas. Elle est l'âge de l'héroïsme. Ce sont de tels sentiments qui l'ont inspiré à devenir Oblat de Marie Immaculée et à commencer ses études en vue du sacerdoce. À peine trois semaines avant sa mort, il s'était rendu à pied à Sens (25 kilomètres), pour y recevoir les ordres mineurs de lecteur et portier, des mains de Monseigneur Lamy. Il se sentait aussi fortement poussé à faire tout ce qu'il pourrait pour sa patrie, contre les forces nazies.

À cause de son implication dans la résistance, il se trouva parmi les victimes de la Gestapo lors de son irruption au scolasticat oblat, le 24 juillet 1944. Lucien fut alors battu et presque étouffé, au sous-sol sous la chapelle, pour être ensuite amené dehors devant la communauté. Le Père Gilbert et le scolastique Jean Cuny gisaient déjà morts. Perrier refusa de répondre aux questions de la Gestapo. Un prêtre de la communauté lui donna l'absolution. Alors Lucien posa ses mains en forme de croix sur sa poitrine, fixa du regard Korff, l'officier de la Gestapo, puis lui lança un sourire dédaigneux. Il fut abattu sur le champ.



**P. Albert
Piat,
O.M.I.
(1909-1944)**

Albert Lucien Joseph Piat est né à Roubaix, France, le 20 août 1909. À la fin de son noviciat chez les Oblats, il fut envoyé à Rome pour ses études ecclésiastiques. Il étudia à l'Angélique où il obtint une licence en Écriture Sainte. Ordonné prêtre le 16 juillet 1933, il rentra en France pour

être professeur au scolasticat oblat. Pendant les vacances d'été, il poursuivait des études supérieures en langues orientales anciennes, à la Sorbonne de Paris. Il était brillant dans ses études. Plus que personne, il avait un caractère doux, une conversation discrète et un sourire facile. Quand éclata la guerre, il était convaincu que la résistance aux nazis et à leurs principes anti-chrétiens constituait un devoir religieux. Il avait le même point de vue que de Lubac et Journet (futur cardinal) sur le devoir de désobéissance. Cette profonde conviction religieuse le poussa à s'engager dans la Compagnie Notre Dame, cellule de la clandestinité française qui, sous le patronage de Notre Dame, luttait contre le néo-paganisme du national socialisme allemand. Malgré sa tranquillité, de très fortes convictions poussaient cet homme à l'action.

À 5 h 30 du matin, le 24 juillet 1944, suivant des informations obtenues de force par la torture de l'un des partisans, la Gestapo allemande, aux ordres de l'officier Korff, entra au scolasticat oblat de La Brosse-Montceaux. Ils convoquèrent d'abord l'économiste de la maison, le P. Letourneur, mais ce dernier était parti la veille au soir. Ce fut alors le tour des Pères Piat et Gilbert, des scolastiques Lucien Perrier et Jean Cuny, et du Frère Joachim Nio. Amené au sous-sol sous la chapelle, le Père Piat fut déshabillé et fortement battu avec une cravache. On lui enfouit aussi la tête dans une cuve d'eau à plusieurs reprises, au point de le noyer. On lui brûla les pieds avec une tige métallique, de manière qu'il ne pouvait plus marcher; on dut le conduire en auto sur la prairie, à l'arrière de l'édifice, où il devait être abattu devant tous les scolastiques. Le Père Gilbert et les scolastiques Cuny et Perrier y avaient déjà succombé. Alors que le Père Piat sortit en trébuchant de la voiture, il essaya de sourire à ses confrères. Korff leva son arme pour l'abattre, mais il n'y avait plus de balles. Le Père Piat eut à attendre, debout au milieu des corps inertes de trois Oblats, pendant que l'arme était remplacée à deux reprises. L'un des pères du scolasticat récita à haute voix la formule de l'absolution et le Père Piat fit un grand et lent signe de croix, comme il en avait l'habitude. En tombant, il avait les bras en croix sur la poitrine.

**Frère
Joachim Nio,
O.M.I.
(1898-1944)**

Le Frère Nio était cordonnier, cellérier et portier au scolasticat oblat de La Brosse-Montceaux, où l'ont surpris les événements de la IIe Guerre Mondiale. Il était né au village de St Jean Brevelay (France), le 14 novembre 1898. Il avait prononcé les voeux perpétuels comme Oblat le 8 avril 1934. Il était humble, fidèle aux exercices religieux, et cherchait à passer inaperçu.

Le Frère Joachim Nio n'était aucunement impliqué dans les démarches clandestines de la résistance. La torture qu'il a subie et sa mort sont dues simplement à sa fidélité au devoir et au fait qu'il était portier et cellérier; on avait en effet trouvé du matériel compromettant sur les lieux de son travail. Il fut conduit avec 4 autres à la grande salle où la communauté enlevait les chaussures de travail, en rentrant. C'est là qu'il fut rudement battu par pure cruauté. Il fut tellement frappé dans le visage et sur la tête que ses deux tympans crevèrent. On brûla ses pieds. On continuait à le battre en l'amenant à l'extérieur, devant la communauté; il souffrait terriblement; il vit les corps des quatre Oblats assassinés. L'officier de la Gestapo le questionna à deux reprises. Devant son refus de révéler quoi que ce soit, Korff déchargea sur lui son pistolet. Le Frère Nio, le plus humble de tous, tombait martyr de l'obéissance.



L.J.C. et M.I.

LAOS

**P. Mario
Borzaga,
O.M.I.
(1932-1960)**

Mario Borzaga est né à Trente, dans le nord de l'Italie, le 27 août 1932. Étant entré au séminaire diocésain de l'endroit, il sentit l'appel de la vocation missionnaire et passa au noviciat oblat en 1952. Ordonné prêtre le 24 février, il partit pour le Laos l'été, et arriva à Paksane, où il entreprit l'apprentissage du lao. En novembre 1958 il déménagea vers Louang-

Prabang, comme pasteur de Kiu-Kacham, un village de montagne. Il s'installa chez le peuple Hmong et apprit sa langue. Même s'il trouvait pénibles les rigueurs de cette vie, il se réjouissait de cet appel missionnaire et se donnait de tout coeur à ses gens. À cette même époque, le Pathet-Lao communiste s'infiltrait dans la région et Mario prit conscience du danger croissant; il devait se cacher à certains moments, pour sauver sa vie. Le dimanche 24 avril 1960, après la messe, alors que Mario était occupé au dispensaire, deux jeunes hommes lui demandèrent d'aller visiter leur village. Il accepta; il comptait visiter d'autres villages, dans le même voyage. Le lendemain, vêtu de noir comme les Hmong, il partit, accompagné de Shiong, un jeune catéchiste. Depuis cette date, le prêtre missionnaire Mario Borzaga n'a plus été revu.

Il semble qu'il aurait accompli la tâche prévue: porter secours aux malades du village, prendre contact avec un groupe intéressé par la foi chrétienne. Au retour, sa route passait par un secteur dangereux où des catholiques avaient été attaqués. En décembre 1959 le P. René Dubroux, m.e.p., y avait été assassiné dans son village et en avril et mai 1961 il y avait eu des agitations communistes dans le secteur de Xieng-Khouang. Mario était certainement au courant du danger, mais il fit quand même le voyage. La disparition de Mario Borzaga, avec celle de son catéchiste, laisse entendre qu'ils ont été arrêtés par les Pathet-Lao, très actifs dans la région. Après sa disparition, une rumeur bien fondée insinuait que ceux qui l'avaient appelé à leur village, l'auraient ainsi attiré dans un piège préparé par les communistes. Cette tactique correspond à leurs façons de faire. On n'a encore jamais retrouvé ses restes, mais malgré son silence absolu il est un témoin éloquent du zèle missionnaire.



**P. Louis
Victor Denis
Leroy,
O.M.I.
(1923-1961)**

Louis Leroy commença le noviciat chez les Oblats à l'âge de 25 ans. Il était né à Ducey, France, le 8 octobre 1923. Il avait travaillé dur au juniorat des Oblats de Pontmain, mais il n'avait jamais obtenu de grands succès. Il continuait malgré tout, poussé par sa vocation, son ambition missionnaire, et même son désir manifeste d'être un jour martyr. Il put

enfin devenir prêtre le 4 juillet 1954. Il recevait ensuite, avec grande joie, sa première obédience pour la mission du Laos.

Il y arrivait en novembre 1955. Son apprentissage de la langue lui devint plus pénible à cause d'un début de surdité. En novembre 1957 il était curé au village de Ban-Pha où il fit preuve d'une foi admirable et d'une volonté de se dépenser sans limites pour ses ouailles.

Le 15 avril 1961 les troupes communistes du Viet-Cong entrèrent au village de Ban-Pha où se trouvait le P. Louis Leroy. Ils y restèrent quelques jours posant beaucoup de questions sur le père. Le matin du 18 avril, ils encerclèrent la mission et firent sortir le P. Leroy de l'église, où il avait juste fini de célébrer la messe. Ils lui dirent qu'il devait aller à Xieng-Khouang. Il s'y refusa disant qu'il devait rester auprès de ses catholiques. Ils lui demandèrent son revolver et il leur répondit: "*Je n'ai aucun besoin de cela et je n'en ai pas parce que je suis un prêtre*". On le fouilla et tout ce qu'on trouva furent son mouchoir et son chapelet. Ils fouillèrent ensuite sa résidence et ils s'en allèrent. Le P. Leroy entra à la chapelle pour prier et demanda aussi à ses gens de prier. À 11 heures 30 arrivait un détachement qui le questionna. Peu après on l'emporta revêtu de sa soutane, son ceinturon et sa croix, mais pieds et tête nus. Les soldats entourèrent ensuite la mission et entreprirent le pillage de la maison et de la chapelle. Une vieille femme se plaça devant le tabernacle pour le protéger, réussissant à empêcher les soldats de l'ouvrir. Alors qu'ils s'en furent fouiller la maison, elle consumma rapidement les saintes espèces et réussit à remettre à des catholiques plusieurs vases sacrés, le calice et le ciboire. Tous les habitants du village furent encerclés et soumis à une "*khosa na*" (une session de propagande) dans laquelle on attaquait le prêtre, sa religion et son travail. Plus tard on pilla et on incendia toute la mission. Le 20, une femme de Ban-Pha vit le Père Leroy emmené en forêt et, quelques instants plus tard, elle entendit le coup de feu de l'exécution. Deux jours plus tard, les gens de l'endroit trouvèrent son corps dans une tombe peu profonde, mais ils ne purent l'enterrer comme il se doit à

cause des troupes toutes proches. (En 1967 le Père Lucien Bouchard put se rendre dans la région et donner aux restes du P. Leroy une sépulture digne). Le dimanche après la mort du P. Leroy, un catholique sonna les cloches de l'église; seulement trois personnes accoururent, par crainte des communistes. Beaucoup de gens s'en allèrent du village pour n'y plus revenir, car l'âme du village, le Père Louis Leroy, n'y était plus.



**P. Michel
Coquelet,
O.M.I.
(1931-1961)**

Né dans une famille nombreuse et pauvre de Wignehies (France), le 8 août 1931, Michel Coquelet fit le noviciat à La Brosse-Montceaux et fut plus tard ordonné prêtre, le 19 février 1956. C'était un jeune homme joyeux, généreux et profondément croyant. À la suite de ses études, il arrivait au Laos vers Pâques 1957. Après avoir appris la langue à Paksane, on l'envoya dans la région de Xieng-Khouang où il trouva un peuple très pauvre qu'il eut la joie de desservir au village de Ban-Pha. Le Pathet-Lao communiste était très actif à l'époque et les chrétiens étaient en danger, surtout après le retrait des forces royales qui laissaient ainsi toute liberté aux communistes pour la poursuite de leurs buts. Le P. Coquelet en était conscient, mais il continuait son ministère.

Le 15 ou le 17 avril, le Père Michel Coquelet partit en vélo pour le village de Ban Nam; il devait s'y rendre au chevet d'un homme blessé dans la lutte avec les guérillas communistes. C'était un trajet dangereux, mais il se sentait le devoir d'y aller pour donner les sacrements aux blessés et aux mourants. Il était à peine de retour le 20 pour être témoin du pillage de la résidence missionnaire et de la chapelle de Sam Tom. Les combattants avaient tout détruit. Les communistes enlevèrent le P. Coquelet de Xieng Khouang. On retrouva plus tard sa bicyclette au village de Xop-Xieng, mais lui on ne l'a plus jamais revu: il fut la victime des forces communistes qui entraient au Laos. Les habitants de l'endroit l'ont révééré comme une personne qui a donné sa vie pour eux, les servant sans cesse, malgré ces temps de grande agitation.

**P. Vincent
Jean-Marie
L'Hénoret,
O.M.I.
(1921-1961)**

Né le 12 mars 1921 à Pont L'Abbé, une région de France bien connue pour ses vocations missionnaires, Vincent L'Hénoret entra au noviciat des Oblats à Pontmain, en 1940. Alors qu'il était scolastique à La Brosse-Montceaux, il a été témoin du massacre de cinq Oblats par les nazis, le 24 juillet 1944. Il fut déporté au camp de Compiègne; il continua ses études malgré tout et fut ordonné prêtre en juillet 1946. L'année suivante il partait pour le Laos. Sa première mission fut celle de Paksane et il y fit preuve de sa qualité de pasteur. En novembre 1957 il quitta la vallée du Mekong pour se rendre dans le district de Xieng-Khouang et travailler au village de Ban-Ban. À cette époque, le village, en plus de ses quelques catholiques, abritait aussi des réfugiés Thai Deng de Sam-Neua. C'est à partir de là que les communistes étendaient leur influence et leur contrôle vers l'intérieur.

À cette époque, les communistes prenaient le pouvoir au Laos. Au début du mois de mai 1961, le Père Vincent L'Hénoret se rendit de Ban Ban à Ban Na Tum, distant de cinq kilomètres. Ce soir-là, il réunit les catholiques pour une instruction religieuse. Le lendemain matin, il célébra la messe pour la communauté et entreprit de retourner à Ban Ban. Il n'y arriva jamais.

Une femme de Ban Ha Hang, qui travaillait non loin de la route, fit plus tard le récit suivant. Alors que le Père L'Hénoret était en vélo sur la route, trois hommes armés l'arrêtèrent pour le questionner. Quelques instants plus tard, elle entendit trois coup de feu, et deux autres encore quelques secondes après. Comme les coups de feu étaient courants à cette époque, elle continua son travail. Le soir, en retournant au village, elle butta sur un vélo, à côté du chemin, puis elle vit le corps du Père L'Hénoret étendu là, à demi couvert par son imperméable. Elle s'empressa d'arriver au village pour donner l'information. Comme il faisait noir, on ne pouvait rien faire sur le moment. Mais tôt le lendemain, le chef du village, accompagné du tasseng (chef départemental) et d'un groupe de villageois, se rendit à l'endroit, mais le corps et le vélo avaient disparus. Cependant, on reconnut des taches de sang sur le sol mal-

gré la forte pluie de la nuit précédente. Les villageois continuèrent à chercher secrètement et, quelques jours plus tard, ils le trouvèrent assez près du site où avaient eu lieu les coups de feu. On avait jeté le corps du Père L'Hénoret dans un fossé, recouvert de peu de terre, de sorte que la forte pluie avait découvert son visage et un bras. Par crainte des communistes les gens ne purent l'enterrer comme il se doit. Plus tard les communistes tentèrent de faire porter le blâme de cet assassinat sur les groupes de la résistance. Mais les gens de la place et la femme témoin ne savaient que trop bien le rôle du Pathet Lao communiste dans la mort de ce jeune missionnaire.



**P. Jean René
Joseph
Wauthier,
O.M.I.
(1926-1967)**

Chassée de son foyer par la guerre, la famille Wauthier dut quitter Fourmies, dans le nord de la France, où était né Jean René Joseph, le 22 mars 1926. Après un temps de déplacements dans le sud du pays, il entra au noviciat de Pontmain en 1944. Il avait une santé résistante et un goût pour l'aventure, ayant été parachutiste pendant son service militaire. Après son ordination en la fête de l'Immaculée Conception de 1949, il termina ses études et, quelques années plus tard, il partit pour les missions.

Le Père Wauthier arrivait à la mission de Vientiane à la fin de 1952. Dès qu'il eut appris les langues de l'endroit, on l'envoya dans la province de Xieng-Khouang qui se trouvait alors en pleine guerre. Il se dévoua dans plusieurs villages et, en octobre 1953, il fut nommé curé de Ban Nam Mon et Ban Nam Lieng. Il y travailla pendant 13 ans, sauf un laps de deux ans, pendant lequel les deux villages durent être évacués à cause de la lutte armée. Dès le retour, il reprit la catéchèse, soigna les lépreux et procura au village les soins de santé corporelle et spirituelle. Il vivait parmi eux et comme l'un d'eux, partageant toute leur vie, et surtout les péripéties de la guerre.

En janvier 1961, il fut arrêté par le Pathet Lao avec le P. Ollivier, o.m.i. On allait l'exécuter, mais il fut épargné à la dernière minute, grâce à l'arrivée d'un autre groupe de sol-

À son retour à Ban Na, les habitants de l'endroit l'accueillirent très chaleureusement. En cet état d'urgence, il lui était très difficile de se déplacer, mais il continua son travail auprès des villageois, des réfugiés, des lépreux, abandonnés dans la forêt, et au chevet d'innombrables malades et blessés. La guerre faisait rage autour d'eux et ils étaient toujours exposés au danger de la présence de groupes communistes. Mais le Père Wauthier était bien déterminé à rester avec ses gens. Le samedi 16 décembre, aux environs de 11 heures du soir, il y eut un lourd bombardement. Le Père Wauthier prit son sac à dos et conduisit en sécurité deux enfants et trois catéchistes, près d'un ruisseau à 300 mètres des abords du village. Il leur demanda de se cacher, de garder le silence et de prier. Il s'éloigna d'eux, le chapelet à la main, pour chercher une meilleure issue. Tout à coup, le petit groupe entendit un cri: *"Tue le prêtre"*. Il y eut un coup de feu qui atteignit le P. Wauthier au cou. Il s'écria: *"Pourquoi tirez-vous sur moi? Arrêtez. Je suis blessé"*. Les communistes rétorquèrent: *"Taisez-vous!"*. On lui tira d'autres coups. Le Père Wauthier mourut sous une grêle de balles des fusils communistes. Le lendemain de sa mort, un catéchiste du village écrivit aux parents du Père Jean, en France: *"Le Père Jean est mort parce qu'il nous aimait et il ne voulait pas nous abandonner. Il n'y a pas de plus grand amour..."*



**P. Joseph
Albert Pierre
Boissel,
O.M.I.
(1909-1961)**

Breton du petit village de Le Laroux, Joseph Boissel poussa d'une robuste souche paysanne. Il est né le 20 décembre 1909. Sa force physique lui fut aussi utile dans son travail missionnaire qu'elle fit l'émerveillement des laotiens qu'il desservit. Ordonné prêtre le 4 juillet 1937, il arrivait au Laos en octobre de l'année suivante. Il travailla durement dans la région de Xieng-Khouang pour établir la paroisse de Nong-Net près de la frontière du Vietnam. Mais la guerre détruisit toute la zone et le P. Boissel fut fait prisonnier des japonais en mars 1945. Libéré l'année suivante, il retourna à sa mission et bâtit une autre communauté à Ban Pha. Envoyé à Paksane, il fut nommé curé de Nong-Veng et, plus tard en 1963, il déménagea à Lak-si prenant charge

des villages de Thai Deng et Khmu qui regorgeaient de réfugiés. Malgré la perte d'un oeil, il se déplaçait en jeep de village en village.

Le petit village de Hat-I-Et au Laos était bondé de réfugiés et, à partir de Pâques 1969, devint un endroit dangereux en raison de la présence des troupes communistes du Pathet Lao. Le danger était encore plus grand pour les prêtres. Car le Pathet Lao répandait de fausses rumeurs sur les missionnaires, essayait de retourner les catholiques contre eux par des sessions de lavage de cerveau et leur lançait de sévères menaces. Le P. Joseph Boissel continuait à desservir les gens du village en dépit du danger qu'il courait. Il savait bien que cinq de ses confrères missionnaires oblates avaient été tués au cours des années précédentes. En plein après-midi du 5 juillet 1969, il partit en voiture avec deux oblates missionnaires pour faire la visite du village. Quelques heures plus tard, à 18 h 25, une voiture arriva de Muong Kao apportant un terrible nouvelle: on avait trouvé la voiture du Père incendiée, le Père tué, et les deux oblates étaient disparues. On se mit à leur recherche malgré l'obscurité qui commençait. On trouva les deux oblates blessées et la jeep contenant le corps du Père Boissel. Les deux oblates missionnaires purent alors raconter ce qui s'était passé. Peu après leur départ de Hat-I-Et, trois membres armés du Pathet Lao qui étaient aux aguets lui tendirent une embuscade tirant un coup de feu dans les pneus ce qui fit renverser la jeep. L'un des trois abattit immédiatement le Père Boissel et on mit le feu à la jeep. Malgré leurs blessures, les deux oblates réussirent à se sauver dans la jungle. Les communistes avaient ainsi sacrifié un autre prêtre en ce pays déjà si éprouvé.

C'est à Paksane le 7 juillet qu'on ensevelit le Père Boissel, pleuré par les gens qu'il avait desservis si vaillamment, et acclamé par eux comme un martyr qui avait versé son sang pour le Dieu qu'il aimait.

**P. Almanzar
Ménard,
O.M.I.
(1906-1966)**

LESOTHO

Le 3 juin 1966, la plus grande foule qu'on ait jamais vue à des funérailles locales s'est rassemblée à l'église oblate de la ville de Mazenod au Lesotho. Pas moins de 2000 personnes remplissaient l'église et débordaient sur les terrains. Trois évêques et de nombreux prêtres célébraient la messe de requiem du P. Almanzar Ménard, o.m.i. dont la mort avait surpris tout le pays trois jours auparavant. Le P. Ménard était aimé par tous. On le connaissait comme un homme de prière et on l'admirait surtout pour le grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses qu'il avait inspirées. Un profond malaise entourait le mystère de sa mort.

Almanzar Ménard était né à Cèdres au Canada le 14 juin 1906. Après son collège à Valleyfield, il entra chez les Oblats et fit son noviciat à Ville Lasalle. Il fut ordonné prêtre à Ottawa le 24 juin 1934 par Mgr Forbes. Il fut envoyé à la mission du Lesotho (alors appelé le Basutoland) où il arriva à la fin de 1935.

Il consacra toute sa vie au peuple basuto - 31 ans de travail et dévouement pour les écoles, les paroisses, l'activité sociale, les projets de développement communautaire, le soin des pauvres, des personnes âgés, des malades, et par dessus tout un ministère de la parole et des sacrements. Il travailla en sept missions: Montolivet (1935-36), Hermitage (1936-37), Roma (1837-38), St. Paul (1938-40), Tsepo (1940-50), St. Benedict (1950-64) et St. Peter Claver (1964-66). C'est à cette dernière mission à 25 kilomètres au sud de Maseru qu'il devait rencontrer une mort brutale la nuit du 30 juin au 1er juillet.

Les faits sont clairs. Le matin du vendredi 1er juillet 1966, fête du Précieux Sang, le Père Ménard n'arrivait pas à l'heure prévue pour la messe chez les Soeurs de la Sainte Famille de Tsoeneng. Une des religieuses se rendit donc à la résidence du Père, une maison que lui-même avait construite à son arrivée à cette mission deux ans auparavant. Une scène épouvantable l'attendait. Elle trouva le P.

Ménard mort, étendu au coeur d'un grand éclaboussement de sang autour de la maison. L'autopsie révéla qu'il avait été sauvagement frappé et fouetté. Il avait 20 blessures et déchirures de poignard au dos et son crâne avait été écrasé en trois endroits.

On se posa la question angoissante: pourquoi? La première hypothèse fut que le crime se serait produit au cours d'un vol. Mais rien n'avait été enlevé, ni sa montre, ni sa radio, ni sa monnaie de poche, et on n'avait pas fouillé, ni même ouvert, les tiroirs et les armoires. Il est donc très peu probable que la raison du délit ait été le vol. Mais, alors, on a redouté une raison beaucoup plus sinistre: un meurtre rituel. Selon la coutume, quand quelqu'un se sent dépourvu de pouvoir ou d'importance, il tue une personne qu'il considère digne ou importante, ou bien il paye quelqu'un pour la faire tuer. Ensuite il consomme de son sang et certaines parties de sa chaire, interprétant ce geste comme une façon de s'imbiber de son esprit et de son pouvoir. Quand la doctoresse Sigmond fit l'examen du corps du P. Ménard, elle y trouva l'évidence incontestable qu'il lui manquait beaucoup de sang; on lui en aurait siphonné. C'est cela, en plus du malaise régnant dans la communauté, qui fit surgir le soupçon d'un meurtre rituel. On arrêta six hommes et on les jugea pour vol et meurtre, les déclarant coupables du meurtre du P. Ménard. Deux furent condamnés à la pendaison, alors que les quatre autres furent envoyés en prison. Cependant, on n'a jamais établi la raison du meurtre, qui reste sans solution jusqu'à aujourd'hui. Un rigoureux silence qui fait preuve d'endurance.



PHILIPPINES

**P. Nelson
Javellana,
O.M.I.
(1941-1971)**

Beaucoup de prêtres jouissent de la grâce d'une longue vie au service du Seigneur et de son peuple. Pour quelques-uns cependant, comme le P. Nelson Javellana, cette vie de service n'est que trop brève. Nelson est né à Kabankalan dans le Negros Occidental des Philippines le 11 novembre 1941. En 1957 il entra au juniorat oblat de Quezon City, Manila. Il passa ensuite au noviciat, puis aux études pour le sacerdoce au Séminaire St Joseph. Comme étudiant il était brillant. Sa disponibilité spontanée à aider les autres et à travailler le rendaient populaire. Au cours de sa théologie, il prit congé pour des raisons personnelles et il se consacra à l'enseignement à l'école secondaire de Bacolod City et à l'Université Notre Dame de Cotabato. Deux ans plus tard, il retourna au scolasticat et finalement il fut ordonné prêtre à Bacolod City le 11 avril 1971. Son premier ministère fut celui de vicaire à Esperanza, dans l'archidiocèse de Cotabato. Là même et aussi à Dukay, il fut également Directeur des Écoles Secondaires Notre Dame.

À cette époque, il y avait de nouveau de constants ennuis entre des groupes musulmans et des groupes chrétiens. On avait programmé des élections et, fondé sur l'expérience du passé, on était vraiment préoccupé au sujet de la garde des urnes de scrutin et d'éventuelles irrégularités dans le comptage des votes. Un groupe de leaders chrétiens d'Esperanza, auquel appartenait le P. Javellana, lutta pour assurer la justice aux élections. Ils envoyèrent au président de la Commission Électorale (COMELEC) une demande de nouvelles procédures pour garantir la justice dans les résultats. Le P. Javellana, en tant que l'un des auteurs et signataires de la demande, partit le 3 novembre 1971 avec tout un grand bus de gens pour aller rencontrer les représentants du gouvernement. Dû à la situation tendue entre les musulmans et les chrétiens, certains étaient armés, mais pas le P. Javellana. Ils avaient l'intention de raconter au président de la Commission ce qu'ils avaient vu des altérations musulmanes aux élections précédentes. Le président de la COMELEC arriva en avion à 17 heures et le groupe lui présenta sa demande et en discuta avec lui là près de l'avion. Ceci fait, ils repartirent pour Esperanza.

Comme une partie de la route était en montée et dans la boue, l'autobus avançait lentement. Soudain ils furent encerclés par une bande armée non-identifiée. Pris par surprise, leur bus fut criblé de coups de feu provenant de mitraillettes automatiques des deux côtés de la route. Plusieurs, dont le P. Javellana, moururent sur le champ. Les autres furent agressés, massacrés à mort et dépouillés de leurs vêtements et bagages. Les autorités de l'endroit n'ont jamais identifié les meurtriers.

C'est ainsi que le P. Javellana donna sa vie avec ses gens, alors qu'il cherchait la justice dans un élémentaire exercice de la démocratie. Il était prêtre depuis un peu moins de sept mois.



**Mgr
Benjamin
de Jesus,
O.M.I.
(1940-1997)**

“Monseigneur Ben est mort... assassiné!” “Ce n’est pas vrai... Pas lui!” “Mais il était tellement bon!”. Telles furent les réactions immédiates, non seulement à Jolo et à Manila, mais même aussi loin qu’à Rome, quand on apprit la nouvelle mardi le 4 février 1997. Tous exprimaient ensemble leur étonnement, leur horreur et leur peine, mais surtout leur incrédulité. Comment cela avait-il pu arriver à une personne d’une bonté si transparente, d’une humilité si authentique, d’une paix si manifeste? Ben aimait tout le monde et tous l’aimaient. Ces balles enfouies dans son corps tôt ce matin-là à l’ombre de sa cathédrale ont blessé aussi beaucoup de gens.

Benjamin David de Jesus est né dans une famille de six enfants le 25 juillet 1940 à Julong Duhat, Malabon, aux Philippines. N’étant pas particulièrement doué pour les études, il travaillait dur à l’école, et sa détermination, sa volonté de travail et son humeur joyeuse lui permirent d’en venir à bout. Deux de ses soeurs se firent carmélites et Ben entra chez les Oblats de Marie Immaculée en 1960. Encore une fois il dut lutter à contre courant pour les études, mais c’est encore son effort qui lui permit de vaincre tous les obstacles. Le 29 décembre 1967 il reçut le sacerdoce en la cathédrale de Cotabato.

Ben exerça son ministère d'abord dans des paroisses et des écoles. Sa bonté incessante envers les petits de ce monde, envers les malheureux, était bien connue. Il dépensa toute son énergie pour le peuple, et toujours avec son sourire contagieux. Il démontrait une impartialité particulière dans son travail pastoral. Passant la plus grande partie de sa vie sur l'île de Mindanao, il était très conscient du besoin de maintenir un équilibre délicat dans les relations entre chrétiens et musulmans. À Cotabato et à Jolo, il se dévouait auprès de tous sans distinction, chrétiens et musulmans. Il était aimé des uns et des autres, et on le considérait un homme de paix. Son impartialité et sa justice le guidaient dans son travail, soit dans les paroisses ou dans les écoles, ou encore dans l'administration du diocèse.

Vers la fin de 1991, le P. Ben, comme on l'appelait affectueusement, fut l'objet d'un nouvel appel au service. Sa Sainteté le Pape Jean Paul II le nomma Vicaire Apostolique de Sulu et Tawi-Tawi, évêque de Jolo. À la suite d'une véritable lutte intérieure inspirée d'une authentique humilité, Ben décida d'accepter cette nouvelle exigence. Il fut ordonné évêque par le Pape le 6 janvier 1992 en la Basilique St Pierre de Rome. Son nouveau rôle dans l'Église demandait de sa part une nouvelle vigueur et Mgr Ben, puisqu'il devint évêque, n'en manqua pas. Pasteur de son troupeau sans relâche, il se mit complètement au service de son peuple. L'un de ses plus grands soucis était celui des relations paisibles qu'il fallait promouvoir entre les chrétiens et les musulmans de l'endroit. Étant accueillant envers tous, il donnait des conseils, il écoutait, il priait, et ainsi il gagna le respect et la confiance de tous les gens aux intentions droites. Mais il y avait des extrémistes. Il reçut des menaces de mort, on lui envoya une balle par la poste, les religieux furent menacés; on lui accorda un garde policier à plein temps. Mais Mgr Ben persévéra dans son travail, toujours conscient du danger qu'il courait pour sa vie. Lors d'une visite en Terre Sainte moins d'un mois avant qu'on l'assassine, il avait porté une croix sur la Voie des Douleurs. Ce geste n'avait pas été simplement un exercice de piété, mais bien un symbole de sa vie quotidienne. Car il était conscient qu'il marchait dans l'ombre de la mort.

Tôt le matin du mardi 4 février 1997, Mgr Ben rencontra le Maire de Jolo, Hadji Soud Tan, pour échanger au sujet de certaines initiatives en faveur de la paix. Il partit de là conduisant sa voiture vers la cathédrale, où il arrivait vers 9 h 30. Soudain sa voiture fut interceptée par une autre et, en plein jour, deux hommes coururent à la sienne et lui déchargèrent dans le corps six balles de calibre 45. Alors que son sang inondait le sol, ils s'échappèrent en fourgonnette. Mgr Ben était mort.

À ce jour aucune explication claire n'a pu être donnée. On a fait une enquête officielle. Il y eut toute une série de déclarations contradictoires. Deux hommes ont été arrêtés comme suspects. On a déposé des accusations et élaboré des théories. L'évidence a été manipulée, méconnue et déviée. Il semble qu'avec Mgr Ben, le 4 février 1997, à Jolo, la vérité soit morte elle aussi. Mais une chose est certaine: c'est qu'en ce triste jour, un homme de bien, un homme de paix, un homme de compassion a été arraché à son peuple.



POLOGNE

Pendant la IIe Guerre Mondiale, la Pologne a été occupée par l'armée allemande. La Pologne avait été un pays profondément catholique pendant près de mille ans. Il était donc tout à fait naturel que la grande majorité des polonais soit contraire à la philosophie de fond et aux excès du Socialisme National Allemand. Et cela même sans tenir compte de toutes les autres considérations politiques d'une occupation par un pays étranger, surtout par un pays qui, en des conquêtes antérieures et au cours de longs siècles, avait occupé des secteurs de la nation qui se sen-

Les Oblats
polonais et la
deuxième
guerre
mondiale

taient polonais, et non pas allemands. Pendant la guerre plusieurs milliers de polonais furent emprisonnés dans des camps de concentration à cause de leur résistance, de leurs crimes, ou pour des raisons religieuses. Les Oblats, tout comme les autres congrégations religieuses, eurent certains de leurs membres emprisonnés et mis à mort. Souvent il est difficile de retracer avec exactitude les raisons d'un emprisonnement ou d'une mise à mort, tant de la part des personnes qui les subissent comme de celles qui les exécutent. Les motifs sont toujours mixtes. Au coeur des tensions et des désordres causés par la conquête d'un pays et dans les relations forcées avec une armée occupante, une appartenance religieuse facilement identifiable peut être un piège ou une excuse pratique pour justifier l'oppression. Les leaders de l'Église polonaise représentaient de toute évidence un point de convergence et un symbole pour l'opposition. Les allemands en étaient conscients, surtout à cause de l'image traditionnelle élevée des prêtres polonais et du respect qu'avait la population envers eux. L'Église était en outre une voix ferme contre les cruautés et les excès des nazis. Pour les prêtres et les religieux polonais, la résistance à ces maux transcendait les considérations politiques aussi importantes qu'elles aient pu être. La résistance était bien pour eux un problème moral, une affaire de conscience.

Des 277 oblats que comptait la Province de Plogne quand la guerre a éclaté, 35 furent enfermés dans des camps de concentration et, de ceux-ci, 15 sont morts, soit tués ou morts en prison. Ces camps de concentration étaient souvent des endroits d'une cruauté inhumaine, à la fois physique et psychologique. La privation de nourriture, les coups, la maladie, la mort incessante, les indignités, l'injustice, la peur, la torture, l'humiliation, le désespoir... tel était le sort quotidien des détenus. Nos Oblats polonais ont été victimes de ce système odieux où la norme commandait outrage après outrage envers des êtres humains. Nous racontons donc les détails que nous avons pu glaner sur la mort de nos Oblats. Mais la narration des faits nus n'arrive pas à faire justice à cette histoire de souffrance. Nous présentons les récits dans l'ordre chronologique de la mort de ces hommes.

**P. Marian
Wyduba,
O.M.I.**

Né à Patarzyca, Pologne, le 13 novembre 1909
Décédé à Strzelno, Pologne, le 18 décembre 1939

Marian Wyduba fut ordonné prêtre le 29 janvier 1933 et envoyé immédiatement à la paroisse de Markowice. Le 18 septembre 1939 il y eut à Markowice un acte de la résistance au cours duquel 15 allemands furent tués. En guise de représailles, les allemands procédèrent à un balayage de la place; entre autres, ils arrêtaient les Pères Wyduba, Cebula, Nawrat et Wrobel de la communauté de Markowice, et ils les envoyèrent au camp de concentration de Strzelno. Les trois derniers furent ensuite libérés, mais on garda le P. Wyduba. Au camp de concentration, les autres prisonniers considéraient le P. Wyduba comme une espèce de héros à cause de sa bonne humeur et sa façon d'encourager les autres. Le 18 décembre, sans aucun avis préalable, un camion arriva à la prison; on enleva furtivement le P. Wyduba en toute vitesse et sans explication, pour le conduire dans les bois près de Strzelno et le fusiller. Après la guerre son corps fut exhumé pour lui donner une nouvelle sépulture.



**P. Jan Finc,
O.M.I.**

Né à Siemion, Pologne, le 6 septembre 1910
Décédé à Kielce, Pologne, le 28 juin 1940

Ayant été ordonné le 8 avril 1934, le P. Finc était alors supérieur à la maison oblate de Swiety Krzyz. Le 3 avril 1940, la Gestapo se présenta là pour se livrer à des investigations sur tous les membres de la communauté. Jan fut emmené au camp prison de Kielce avec trois autres. On ne l'a plus revu. Selon les dossiers officiels des allemands, il a été condamné par un tribunal militaire, et fusillé le 28 juin 1940, probablement à Kielce.



**Novice Jan
Szomocki**

Né à Starogard Pomorski, Pologne, le 22 janvier 1919
Décédé à Gusen, Autriche, le 10 septembre 1940

Ce jeune avait fait le juniorat oblat à Lubliniec et commencé son année de noviciat en septembre 1939. Le 4 mai

1940, on l'emmena d'abord à la prison de Szczeglin, puis au camp de concentration de Dachau, Allemagne, et enfin à l'effroyable camp de Gusen, Autriche. Il y mourut à la suite de mauvais traitements le 10 septembre 1940. Il n'avait que 21 ans.



**Scolastique
Alfons
Manka,
O.M.I.**

Né à Lisowice, Pologne, le 21 octobre 1917
Décédé à Gusen, Autriche, le 21 janvier 1941

Au terme de son noviciat à Markowice, Alfons fit ses premiers voeux d'Oblat le 8 septembre 1938 et il commença ses études sacerdotales au scolasticat de Krobia. Le 10 octobre 1939, il fut assigné à résidence et soumis à des travaux forcés. Le 4 juin 1940, il fut envoyé au camp de concentration de Szczeglin avec d'autres scolastiques et novices. On le transporta ensuite à Dachau, et enfin à Gusen. On rapporte qu'il est décédé d'épuisement total le 21 janvier 1941.



**P. Joseph
Cebula,
O.M.I.
(1902-1941)**

Né à Malnia, Pologne (alors Allemagne), le 23 mars 1902
Décédé à Mauthausen, Pologne, le 28 avril 1941

Puisque la cause de canonisation du P. Joseph Cebula a déjà été introduite et elle avance vers la béatification, avec un grand nombre d'autres prêtres et religieux qui sont morts dans des circonstances semblables, il est possible de donner ici une esquisse plus complète de sa vie et des circonstances de sa mort.

Sa vie antérieure, son ordination et son ministère

Joseph Cebula est né le 23 mars 1902, à Malnia, dans la paroisse de Otmet du diocèse de Opole. Ses parents étaient Adrian Cebula et Rosalia Buhl. Il était l'aîné de trois fils. À la suite de son école primaire, il passa à l'École Secondaire

Catholique de Opole (1916-1918). À cause d'une maladie des poumons et de l'estomac, il a dû interrompre l'école un certain temps, mais il put continuer ensuite. En septembre 1920, il entra au Petit Séminaire des Oblats de Marie Immaculée de Krotoszyn où il termina l'école secondaire. Le 14 août 1921 il commença le noviciat à Markowice. Pour sa première philosophie, on l'envoya à Liège, Belgique, mais il fit sa deuxième philosophie et ses quatre années de théologie à Lubliniec, Pologne. Il fut ordonné prêtre le 5 juin 1927. Il avait déjà pris de l'enseignement au Petit Séminaire de Lubliniec comme scolastique en 1923 et il y continua jusqu'en 1931. De 1931 à 1937 il fut le Supérieur du Petit Séminaire. Pendant cette période il desservit plusieurs couvents de soeurs pour les confessions. Au mois d'août 1937, il fut nommé Supérieur et Maître des Novices au Noviciat de Markowice.

Le religieux et le prêtre

Joseph Cebula a eu une grande influence sur ses confrères religieux et les gens avec lesquels il était en contact. C'était un homme de prière, fidèle à sa vie religieuse, d'une compréhension et d'une bonté constantes, et pacifiant. On le demandait sans cesse pour la confession et il exerçait ce ministère avec douceur. Il a dépensé presque toute sa vie sacerdotale à la formation des jeunes. Ils le considéraient comme un ami, un appui dans les difficultés, une personne qui aimait se détendre et plaisanter avec eux, mais qui en même temps était un saint et un modèle de la vie oblate. Alors qu'il était Maître des Novices pendant cinq ans, il a vécu la dure expérience de l'invasion allemande en Pologne. Malgré les problèmes, il continua sans dévier son travail de guide sur le chemin de la sainteté. Dans son impressionnante communauté de cent religieux, il promut une atmosphère de calme et de prière et il présenta toujours la vocation sacerdotale comme un appel merveilleux et saint.

La vie sous l'occupation allemande, la persévérance au travail et l'arrestation

Le 25 octobre 1939, la communauté de Markowice fut assignée à résidence par l'armée allemande et obligée de travailler pour fournir des vivres aux troupes. Le P. Cebula accepta cela, mais sans permettre de rabaisser la suprême importance de la vie religieuse de sa communauté. Le 31 octobre 1940, on ordonna à tous de quitter la maison en moins de trois heures, et on la transforma en un camp pour la Jeunesse Hitlérienne. La communauté fut dispersée et chacun laissée à son sort avec peu de ressources. Malgré les difficultés quotidiennes et le règne de la peur, le P. Cebula conserva sa propre façon tranquille et une courageuse indépendance. Le 7 décembre 1939, il avait refusé d'obéir à l'ordre de détruire des statues de la Vierge dans les niches au long de la route. Quand on défendit aux prêtres d'exercer le ministère, il continua à célébrer la messe en secret tard le soir. Défiant les patrouilles de l'armée, il allait et venait sous un déguisement pour visiter les malades, célébrer des mariages, baptiser et confesser. Le 10 février 1941, on renouvela encore plus sévèrement la défense aux prêtres d'exercer le ministère, mais il continua. On le découvrit et, le 2 avril, on l'arrêta et on l'envoya au camp de Inowroclaw. Au bout de cinq jours, le 7 avril 1941, on le transféra au fameux camp de concentration de Mauthausen.

Mauthausen, l'heure de la souffrance

À cause de son entêtement à continuer à exercer son ministère sacerdotal, Joseph Cebula devint l'objet d'une cruauté toute particulière dès son arrivée au camp de concentration. Déjà au moment où il se changeait prenant les vêtements de prisonnier, les gardes le frappèrent sauvagement et douze prisonniers qui travaillaient dans le dépôt de vêtements reçurent l'ordre de le frapper à la tête. Immédiatement après, dès son arrivée à sa cellule, deux gardes allemands munis de gros bâtons le conduisirent vers la salle des toilettes où ils le battirent pendant une heure, au cours de laquelle il perdit connaissance plu-

sieurs fois. Puis ils lui lancèrent une corde lui disant qu'il ferait mieux de se pendre puisqu'il devait mourir de toute façon. Cette nuit-là même, on le sortit du lit pour le traîner aux toilettes et le battre encore une fois. Cette scène sauvage se répéta plus de 10 fois au cours des 20 jours qui précédèrent sa mort. Les gardes allemands ridiculisaient constamment son sacerdoce. De façon régulière ils arrivaient à la caserne et lui ordonnaient de chanter des hymnes et de réciter des prières pendant qu'ils se moquaient de lui et le battaient. Ne pouvant anéantir son courage de cette façon, ils le mirent au travail lui donnant la tâche la plus dure: casser des pierres de la carrière au moyen d'une très grande masse presque impossible à lever. Et on continuait à le harceler, lui ordonnant de chanter la Préface de la Messe à haute voix pendant qu'il travaillait. On continuait à le frapper au travail. Tellement qu'un compagnon de prison qui fut témoin de toute cette cruauté a témoigné en disant: En réalité, il n'était pas là pour travailler, mais plutôt pour être persécuté. Il était réellement condamné à mort. Il ne restait pas sur son corps un seul endroit libre de contusions accumulées. Malgré tout, Joseph Cebula essayait de secourir les autres. Il gardait sa dignité et inspirait le respect. Il partageait le peu de nourriture qu'il avait, parfois la donnant complètement aux autres. Il s'adressait avec courage aux gardes et priait pour leur conversion.

Sa mort

Le 28 avril Oberschaafuehrer Spatz et d'autres commencèrent à le tourmenter encore une fois. On lui ordonna de courir vers le secteur du camp où il était défendu de passer. Chaque fois qu'il y arrivait, on lui criait: "*Stop!*". À maintes reprises il se vit obligé à faire face à cette incertitude brutale. Enfin, en y arrivant une fois de plus, on lui cria: "*Allez!*". Il continua. On entendit résonner une salve de feu. Huit balles lui percèrent la tête et les épaules. On jeta son corps au four crématoire.



**P. Ludwik
Kasalka,
O.M.I.**

Né à Konyta, Pologne, le 8 août 1914
Décédé à Dachau, Allemagne, le 7 juin 1941

Après avoir fait avec les Oblats le juniorat, le noviciat et le scolasticat, Ludwik Kasalka reçut l'ordination sacerdotale le 11 septembre 1938 et fut envoyé à la maison oblate de Poznan. Pendant les premiers mois de la guerre, on lui demanda d'aider dans une paroisse près de Zabikowo comme vicaire. Au début de 1940, il fut arrêté et envoyé au camp de concentration de Dachau en Allemagne. Comme il était robuste et jouissait du travail physique, il put travailler à satisfaction au camp, au moins dans les débuts, évitant ainsi les raclées des gardes. Mais il y travailla en excès et, n'ayant pas l'alimentation nécessaire, sa santé commença à décliner. Un temps de quarantaine pour maladie l'affaiblit. Il en arriva à ne plus pouvoir marcher et à devoir rester au lit. Il souffrait terriblement et il essayait de se montrer extérieurement joyeux. Finalement, le 7 juin 1941 il mourut d'inanition.



**P. Pawel
Kulawy,
O.M.I.**

Né à Lesnica, Pologne (alors Allemagne), le 24 juin 1877
Décédé à Auschwitz, Pologne, le 21 août 1941

Après son noviciat en Hollande et ses études pour le sacerdoce au scolasticat de Hünfeld en Allemagne, Pawel Kulawy fut ordonné prêtre le 8 mai 1902. Son frère aîné, Jan Wilhem, était déjà prêtre oblat. Il passa ses premières années de sacerdoce au Canada, puis abandonna ce pays pour devenir l'un des fondateurs de la nouvelle Province de Pologne. Après avoir travaillé dans les maisons de Krotoszyn, Krobia et Lubliniec, il fut nommé supérieur et directeur du scolasticat d'Obra. Il fut ensuite le premier curé de la paroisse de Koden, puis il devint membre de l'équipe de prédication de missions de Poznan. En 1938 il fut transféré à Swiety Krzyz. En avril 1940, les allemands fouillèrent la maison et il fut emprisonné au fameux camp de concentration de Auschwitz, recevant le numéro de prisonnier 19082. Il y mourut d'épuisement le 21 août 1941. À sa mort, on voulut brûler son corps dans les fours à gaz. Normalement, les mécanismes

**P. Jan
Wilhelm
Kulawy,
O.M.I.**

pour faire glisser les corps fonctionnaient bien, mais quand on voulut faire glisser le corps du P. Pawel, ils firent défaut. On eut beau tout faire, il fut impossible de remettre le système à fonctionner. C'est pourquoi on en ressortit le corps et on décida de l'enterrer dehors. Tout de suite après, dès le corps suivant, le système de glissement des corps dans les fours se remit à fonctionner normalement.



Né à Lesnica, Pologne (alors Allemagne), le 15 mai 1872
Décédé à Auschwitz, Pologne, le 10 septembre 1941

Jan Wilhelm Kulawy fut envoyé à Ottawa, Canada, pour ses études en vue du sacerdoce. Après son ordination le 4 mai 1898, il y continua ses études pour faire une licence en théologie. On se souvient de lui comme un pionnier chez les Oblats polonais à cause de la variété et de la durée de ses travaux qui recouvrent plusieurs nouvelles fondations dans deux pays. Son premier travail après l'ordination le fit se dévouer auprès d'immigrants polonais du Canada, surtout aux alentours de St Boniface, Manitoba.

En 1904 il dut rentrer en Europe pour raisons de santé. Après son rétablissement en Allemagne, il prêcha des missions et des retraites en Allemagne et en Pologne. En 1921 il devint supérieur au juniorat de Krotoszyn où il avait déjà donné des classes. Il fit une tournée au Canada et aux États-Unis à partir de 1924, où il prêcha des retraites et recueillit des fonds pour la Province polonaise. En 1927 il revint en Pologne et s'incorpora à l'équipe de prédication de missions de Poznan. En 1936 il fut envoyé pour prendre en charge le sanctuaire de Ste Croix. Malgré son âge avancé, il fut arrêté par la Gestapo le 10 juillet 1941 et on le conduisit au camp de concentration d'Auschwitz. Il ne dura que deux mois, mourant de mauvais traitements le 10 septembre 1941. C'était la fin tragique d'un Oblat extraordinaire.



**Scolastique
Mieczyslaw
Frala,
O.M.I.**

Né à Krotoszyn, Pologne, le 10 octobre 1920
Décédé à Gusen, Autriche, le 9 décembre 1941

Mieczyslaw avait fait ses premiers voeux comme Oblat le 7 août 1938 et il étudiait la philosophie à Markowice quand il fut assigné à résidence avec tous les autres et envoyé aux travaux forcés dans une ferme allemande. En mai 1940 on l'envoya d'abord à la prison de Szczeglin, puis à Dachau, et finalement à Gusen. Il tomba malade à cause de l'excès de travail. Enfin, le 9 décembre 1942, on l'asphyxia à mort dans une chambre à gaz mobile.



**P. Jan
Pawolek,
O.M.I.**

Né à Stary Pópielow, Pologne (alors Allemagne),
le 10 juillet 1882
Décédé à Auschwitz, Pologne, le 22 février 1942

Après ses études ecclésiastiques à Hümfeld, Allemagne, le P. Jan Pawolek reçut l'ordination sacerdotale le 9 mai 1907. Il jouit d'une grande renommée comme prédicateur de missions en Allemagne et en Pologne. Il était reconnu pour sa grande capacité de travail, sa bonne humeur et son grand répertoire d'histoires. Il était aussi très apprécié pour son attachement à la communauté. En plus du ministère de la prédication, il était aussi en charge de la revue mensuelle "Oblat Niepokalanej" et il publia plusieurs livres sur des sujets missionnaires. Il avait beaucoup de talents.

Au moment de son arrestation par les allemands le 8 janvier 1940, il était à préparer plusieurs publications. Il fut ensuite libéré et on l'envoya à la maison oblate de Swiety Krzyz, où sa bonne humeur fut très bienvenue pour aider à dissiper la crainte continuelle des arrestations par les allemands. C'est ainsi qu'il devint une grande source de courage pour la communauté. On l'arrêta de nouveau le 18 juillet 1941 et on l'envoya au camp de concentration d'Auschwitz. Il portait le numéro de prisonnier 19025, et il périt dans ce camp le 28 février 1942.



**Novice
Ludwik
Janski**

Né à Zurawiniec, Pologne, le 17 janvier 1918

Décédé à Gusen, Autriche, le 22 avril 1942

Encore novice à Markowice, Ludwik fut assigné à résidence avec toute la communauté, et il fut mis au travail sur une ferme pour produire des vivres pour les occupants allemands. Le 4 mai 1940 la Gestapo l'envoya à la prison de Szczeglin, puis à Dachau, et enfin à Gusen, Autriche. Là on le mit aux travaux forcés. Mais le 22 avril on le tua d'une injection de pétrole.



**Frère
Tomasz
Kozierowski,
O.M.I.**

Né à Wszalow, Pologne, le 5 décembre 1906

Décédé à Auschwitz, Pologne, le 1 mai 1942

À l'âge de 30 ans, Tomasz entra chez les Oblats à Markowice, et il fit ses premiers vœux le 17 février 1936. Sa première obédience le destina à Krobia. À la mi-juillet 1940, la Gestapo l'arrêta et l'emprisonna à Jarocin. De là il fut transféré à Poznan, et enfin au camp d'Auschwitz. C'est là qu'il mourut le 1er mai 1942 des rigueurs de la vie en prison.



**P. Jozef
Kocot,
O.M.I.**

Né à Opole, Pologne, le 1 mars 1910

Décédé à Dachau, Allemagne, le 29 décembre 1942

À la suite de ses premières années de formation en Pologne, Jozef Kocot fut envoyé à Rome pour la philosophie et la théologie. Il y fit ses vœux perpétuels le 15 août 1931. Les études terminées, il rentra en Pologne et fut ordonné prêtre à Poznan le 1er juillet 1934. Il devint professeur de philosophie au scolasticat des Oblats à Obra. Plus tard, de 1936 à 1938, il continua des études théologiques plus avancées à l'Université Catholique de Lublin. Puis on l'envoya comme professeur à Krobia. Au début de la guerre, il était en visite chez ses parents à Ostrzeszow. En octobre 1941 on l'arrêta et on l'envoya au camp de concentration de Dachau, Allemagne. Malgré une santé chancelante, tout allait bien au début. Mais le 11 novembre 1942, on le prit

comme cobaye pour des “expérimentations médicales” à un centre renommé d’Auschwitz. Ces expérimentations délabrèrent sa santé. Les blessures et les incisions qu’on lui infligea ne pouvaient pas guérir à cause de l’expérimentation et elles restaient ouvertes. Il eut à subir de terribles souffrances. Enfin cette horrible barbarie le conduisit à la mort la nuit du 28 au 29 décembre 1942.



**P. Antoni
Leszczyk,
O.M.I.**

Né à Radzionkow, Pologne, le 21 décembre 1908
Décédé à Majdanek, Pologne, le 31 mai 1943

Ordonné le 17 juin 1934, le P. Leszczyk travailla comme chapelain de la prison locale de Swietz Krzyz. Au moment où la guerre éclata, on l’envoya comme vicaire à la paroisse voisine de Slupia Nowa. En 1943 on l’arrêta l’accusant vaguement d’activité anti-allemande, et on le déporta au camp de concentration de Majdanek, près de Lublin. Il n’y survécut pas. Le seul détail que nous avons sur sa mort est la date: le 31 mai 1943.



**P. Jozef Cal;
O.M.I.**

Né à Bukawnica, Pologne, le 17 mars 1911
Décédé à Dachau, Allemagne, le 7 juin 1943

Jozef Cal fut très brillant en philosophie et on l’envoya à Rome pour y achever ses études ecclésiastiques. Il suivit les cours à l’Angélique où il obtint la licence en théologie. Il fut ordonné le 14 juillet 1935. À son retour il enseigna la théologie au scolasticat d’Obra en 1938 et 1939. Il était un excellent professeur très apprécié par les scolastiques. Le 12 janvier 1940 les allemands l’arrêtèrent et ils l’envoyèrent d’abord au camp de concentration de Komerova, puis à Land, et enfin, en mai, à Dachau. Au bout de trois mois, ils l’envoyèrent à Gusen où il eut à travailler comme un esclave dans les carrières de roc. Finalement il retourna à Dachau, où les conditions sauvages, le manque d’alimentation adéquate et la dureté du traitement infligé par les responsables ruinèrent sa santé. Il devint tuberculeux, et il mourut le 7 juin 1943.

D'autres victimes polonaises en 1942 et 1943

En plus de ces Oblats morts ou assassinés dans les camps de concentration des allemands pendant la II^{me} Guerre Mondiale, deux autres perdirent la vie, et leur mort mérite d'être soulignée. L'un d'eux, après très peu de temps comme prêtre, donna sa vie aux soins des malades. L'autre donna sa vie pour son sacerdoce par une mort de supplices.

**P. Czeslaw
Bartosz,
O.M.I.**

Né à Topola Wielka, Pologne, le 12 octobre 1909
Décédé à Slupia Stara, Pologne, le 5 octobre 1942

Czeslaw Bartosz est né dans un petit village qui faisait partie de la paroisse de Ostraw Wielkopolski. Entré chez les Oblats de Marie Immaculée, il y fit ses premiers voeux en la fête de l'Assomption 1929, et ses voeux perpétuels en 1932. Au terme de ses études philosophiques et théologiques, il fut ordonné prêtre le 17 juin 1934. Sa première obédience le consacra au ministère paroissial. En 1942, en pleine guerre, il était à la paroisse de Slupia Stara. Les conditions d'urgence qui régnaient et le manque de provisions sanitaires multiplièrent les dangers de contagion et de maladie. La fièvre typhoïde se propagea dans la ville. Conscient des risques qu'il prenait, le P. Bartosz continua à faire la visite des malades et à leur apporter les sacrements. Comme il ne pouvait en être autrement, il fut infecté par la maladie et il mourut le 5 octobre 1942.



**P. Ludwik
Wrodarczyk,
O.M.I.**

Né à Radizionkow, Pologne, le 26 août 1907
Décédé à Okopy, Ukraine (alors Russie), c. 8 décembre 1943

Louis Wrodarczyk était un petit fermier et un mineur de charbon. Son fils Ludwik a donc grandi près du terroir. Il démontra très tôt un grand sens de Dieu et, malgré les appréhensions de son père, il décida d'entrer chez les

Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, où il fut ordonné le 10 juin 1933. Il desservit une paroisse pendant deux ans, y exerçant un ministère prodigieux malgré une santé plutôt frêle. Son obédience suivante le nomma directeur du juniorat oblat, et il ajouta à ce travail celui de la prédication de missions paroissiales. Il fit un excellent travail dans les deux ministères. Au tout début de la guerre, on l'envoya comme curé de la nouvelle paroisse de Okopy, à deux kilomètres à l'intérieur de la frontière russe. Il manifesta les qualités d'un pasteur remarquable dont la charité ne connaissait pas de limites. Il redonna vie à la paroisse et aux villages environnants, promouvant l'union et la coopération entre les polonais et les ukrainiens, portant secours aux réfugiés des nazis, et donnant un profond exemple de prière et de dévouement. On garde encore le souvenir de sa sainteté.

La Guerre Mondiale fit revivre des tensions et rouvrit d'anciennes blessures. La ligne de démarcation entre les secteurs polonais de rite latin et ukrainien de rite orthodoxe passait par Okopy. Au début de décembre 1943, les forces ukrainiennes assaillirent Okopy et tuèrent les villageois qui ne s'étaient pas cachés dans la forêt. Le P. Wrodarczyk resta à l'église et fut fouetté. Dénudé, et en plein hiver, il fut ramené au camp de ses ravisseurs. Là il le forcèrent à soigner leurs blessures. Mais la colère et la haine envers ce prêtre catholique romain débordèrent et on commença à le torturer sans arrêt pendant deux jours. On le fouetta et on l'attacha à un arbre comme crucifié. Puis on se servit de cette scène comme cible pour pratiquer à lancer des dards dans sa chair, mais sans le tuer. On lui brûla les pieds au fer rouge. Un groupe de femmes essayèrent de s'accoupler à lui, mais sa réaction fut de prier à genoux. Alors ces femmes l'étendirent sur une table et lui ouvrirent la poitrine, lui découvrant le coeur. Il resta ainsi étendu et vivant pendant plus de douze heures. Finalement, on le porta dehors et on le coupa en deux au moyen d'une scie à deux mains, pendant qu'on lui tirait des coups de feu.

On pourrait croire que Ludwik ait été arrêté par les ukrainiens en raison de sa nationalité polonaise. Mais il est abso-

lument clair qu'il a été tué en raison de son sacerdoce. Tous les prisonniers polonais arrêtés la même nuit où les bandits assaillirent Okopy furent exécutés immédiatement. Mais on épargna le prêtre, Ludwik Wrodarczyk, en vue de le torturer cruellement. Le clergé ukrainien orthodoxe était marié, mais étant de rite latin, Ludwik était célibataire. C'était justement sur ce point que les femmes le harcelèrent. Et son refus de coopérer le précipita dans cette épouvantable mort.

Quand il avait décidé d'entrer au séminaire, Ludwik Wrodarczyk avait dit à son père réticent: "*Je serai prêtre, même si ce ne sera que pour une heure*". Les quelques courtes années de son sacerdoce s'avèrent glorieuses à la fois par leur succès et par leur terme. Sa cause de canonisation a été introduite en 1998.



SRI LANKA

**P. Michael
Rodrigo,
O.M.I.
(1927-1987)**

Michael est né à Dehiwla, Sri Lanka, le 30 juin 1927. Entrée chez les Oblats en 1947, il fut ensuite envoyé au scolasticat oblat international de Rome pour ses études. Il fut ordonné prêtre en 1954. De retour à Sri Lanka, il enseigna au Séminaire National de Kandy. En 1959 il revint à Rome pour faire son doctorat en philosophie. En 1973 il fit d'autres études à Paris pour l'obtention d'un doctorat en théologie.

Après un certain temps d'enseignement à l'École pour les Ministères du diocèse de Badulla, Michael s'impliqua, avec deux Soeurs du Saint Sauveur, dans le Centre de Dialogue et de Fraternité Chrétiens Bouddhistes du village de Buttala. Il s'agissait d'un apostolat de présence chrétienne parmi le peuple. Le groupe entreprit un travail de promotion de la paix et de la fraternité parmi les fermiers de l'endroit.

Michael chercha personnellement les occasions de faire connaître leur cas au plan international, et il eut ainsi à voyager considérablement, allant à Seoul, Ottawa, Bangkok et San Francisco. Si le Centre était apprécié par beaucoup de gens, il était aussi cause de controverse et d'opposition, au point où en 1987 on discuta si on ne devrait pas le fermer.

Ce fut dans cette atmosphère de controverse que le P. Rodrigo rencontra la mort. Le 10 novembre, il célébrait l'Eucharistie à la petite chapelle de Buttala et les deux religieuses y assistaient. Quand se terminait la messe, un coup de feu, provenant de la fenêtre derrière l'autel, atteignit Michael et le tua instantanément. Une des deux soeurs fut aussi blessée à l'épaule.

Jusqu'à présent, l'énigme de cette mort tragique n'a pas été expliquée. S'agissait-il de quelque chose de personnel? Était-ce une revanche contre le travail que faisait le Centre? Était-ce un message de la part de ceux qui s'opposaient à l'orientation du Centre? Les théories ne manquent pas et on a proposé bien des hypothèses. Mais on n'a pas encore trouvé d'explication certaine. Espérons qu'un jour on découvrira la vérité, la raison de ce coup de feu.



ZAÏRE

**P. Gérard
Defever,
O.M.I.
(1920-1964)**

En 1963 un groupe "*Jeunesse*" du Zaïre fut formé en vue de renverser le gouvernement. Le leader était Muhele. Il avait reçu en Chine communiste un entraînement en philosophie et en tactiques révolutionnaires. Au fur et à mesure qu'avancait le temps, les activités de sabotage et soulèvements augmentaient: des ponts étaient détruits,

**P. Nicholas
Hardy,
O.M.I.
(1919-1964)**

**P. Pierre
Laebens,
O.M.I.
(1920-1964)**

des édifices administratifs incendiés, des routes interrompues. L'Église catholique risquait de devenir un point de mire, car le groupe, imbu de principes communistes, voyait en elle un obstacle. Les missionnaires évitaient prudemment de prendre parti. Apparemment, les groupes Jeunesse étaient bien organisés. Mais en ce qui a trait à leur attitude envers l'Église, ils représentaient deux tendances contraires: l'une était extrémiste, prête à tuer, et à détruire l'Église; l'autre, plus modérée, voulait épargner les missionnaires qui avaient tellement fait pour le peuple et lui avaient obtenu de nombreux avantages. En janvier 1964 le danger devenait plus évident par les assauts à certaines missions, avec incendies et meurtres. Cette tragédie survint à la mission oblate de Kilembe le 22 janvier.

La mission de Kilembe au diocèse d'Idiofa représentait un immense complexe très florissant. Établie depuis vingt ans, elle comprenait sa belle église, son presbytère, les écoles primaires, un collège, le couvent des religieuses, un hôpital, un dispensaire et des résidences pour étudiants. La communauté oblate était composée des PP. Gérard Defever, supérieur, Nicholas Hardy, professeur au collège, Louis Sebrechts, et Vandenberghe, nouveau missionnaire belge mais qui ce jour-là s'était absenté à Ngashi. En plus, le P. Pierre Laebens d'Idiofa était en visite à Kilembe ce 22 janvier; il était arrivé le 18 et n'avait pu retourner à sa mission, parce qu'il avait eu un accident et il avait une jambe dans le plâtre. Trois Oblats furent donc surpris par cette horrible attaque sur Kilembe.

Le P. Gérard Defever, né en Belgique le 10 mai 1920, avait été nommé supérieur de la mission en août 1963. Il était un missionnaire expérimenté: en le nommant, le Provincial avait écrit sur son compte qu'il avait "*la capacité pour vaincre les difficultés*". Le P. Nicholas Hardy, né aussi en Belgique le 27 janvier 1919, était reconnu pour sa bonne humeur, son zèle et sa disponibilité à rendre service. Le P. Pierre Laebens, également belge, était né le 20 mars 1920; il était un idéaliste, profondément religieux, tranquille, et un dur travailleur.

En dépit d'une tension en croissance évidente et de nombreux signes de danger reconnus dans l'activité des groupes rebelles, les Oblats de Kilembe demeuraient à leur poste. La journée du 22 janvier, tout semblait tranquille et normal. Certaines personnes, épargnées cette nuit-là par l'intervention des Soeurs de la mission, racontèrent par la suite les événements dont elles avaient été les témoins oculaires. Tout le monde s'était retiré pour la nuit. Vers 23 heures deux congolais sortirent de l'obscurité et arrosèrent de pétrole la porte de la chambre du supérieur. Aussitôt on lança une bombe incendiaire (cocktail Molotov) contre le presbytère. En entendant deux hommes qui criaient au secours, le P. Defever se leva en sursaut. Un bande de 50 à 60 hommes en armes sortant de la brousse envahirent la mission et assaillirent la maison, brisant les fenêtres, défonçant les portes et jetant encore du pétrole. Et ils crièrent: "*Arrêtez. Restez où vous êtes!*". En entendant le bruit et voyant les flammes, les religieuses fuirent se cacher dans une remise du collège à 30 mètres du couvent, où elles s'entassèrent pour passer la nuit écoutant, impuissantes, les cris et le pillages. Ce ne fut qu'à l'aube, quand se fit le silence, qu'elles osèrent sortir. Elles allèrent directement au couvent, qui avait été abandonné, entrèrent à la chapelle et remercièrent le Seigneur d'avoir été épargnées. C'est alors que deux personnes arrivèrent à la course en criant: "*Soeurs, venez vite! Ils ont tué tous nos prêtres! Ils les ont massacrés comme des animaux!*". Les religieuses furent rapidement sur les lieux d'une scène horrible.

Le presbytère avait été détruit, les meubles entassés et incendiés. Les pères ne donnaient aucun signe de leur présence. Elles fouillèrent en vain les ruines. C'est alors que, en arrière des ruines fumantes de la maison, elles trouvèrent les trois cadavres éparpillés sur l'herbe. Le corps du P. Defever gisait tout d'un tas. Il portait des pyjamas, une robe de chambre et des pantoufles, ce qui montre qu'il avait pu se lever avant l'assaut. Il avait de profondes entailles à la tête, des blessures de hache à un bras et une jambe, l'autre jambe avait été écrasée, et le visage et la mâchoire enfoncés. Le corps du P. Hardy était recouvert d'un imperméable. Un de ses bras était étendu comme le Christ en croix. On

lui avait amputé une main et harponné les jambes. Près de là, gisait aussi le corps du P. Laebens. Il avait déjà une jambe dans le plâtre avant l'attaque. Maintenant il gisait là la tête était éclatée à coups de hache, son corps tout marqué de coups de couteau, et on ne trouvera jamais son bras droit qui avait été amputé.

Le P. Paul Macréam, Oblat congolais, et le P. Sebrechets, avaient survécus en se cachant ailleurs dans la propriété de la mission. Ils s'unirent aux religieuses pour l'horrible tâche de recueillir les dépouilles des trois prêtres massacrés et leur donner la sépulture. Ils rassemblèrent les morceaux qu'ils purent reconnaître, et ils enterrèrent ces corps démembrés dans une fosse commune en face de l'église. C'est là qu'ils gisent comme éloquent et triste témoignage du sacrifice suprême qu'un missionnaire peut avoir à faire au service de l'Évangile.

ÉPILOGUE

En lisant le plus petit récit de la mort de ces 68 Oblats, on demeure profondément ému par le témoignage donné par une telle gamme d'êtres humains sur une période si longue. Et ce témoignage est toujours le même: disponibilité à la volonté de Dieu, dévouement à l'apostolat, amour des gens confiés à leurs soins. Ces points d'ancrage permanents de la vie religieuse et sacerdotale ne furent pas ébranlés grâce à la foi de ces hommes qui, particulièrement dans leurs souffrances, furent remplis d'une joie inattendue, cette joie même que le Christ souhaitait en demandant "*que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète*" (Jn 15, 11). En tant que fils de leur Fondateur, St Eugène de Mazenod, ils étaient "*pleins de zèle, prêts à sacrifier tous leurs biens, leurs talents, leur repos, leur personne et leur vie pour l'amour de Jésus Christ, le service de l'Église et la sanctification du prochain*". Ce furent des hommes dont l'humanité a été élevée et glorifiée par leur foi. Cette foi n'a pas fléchi devant les menaces. Elle n'a pas diminué dans les excès et les cruautés de leur temps. Eux, ils passent, mais leur foi demeure. Et pour cela, rendons grâce à Dieu.



HÉRITAGE OBLAT 1998

7. **Des Oblats, Témoins de la Foi: 1831-1997**
Soixante-huit Oblats qui ont perdu la vie en lien avec leur ministère.
8. **Cavaliers du Christ, des Oblats au Texas**
Premières chevauchées missionnaires des Oblats au Texas et au Mexique
9. **Martyrs Oblats d'Espagne**
Vingt-deux Oblats tués en 1936 pendant les troubles d'Espagne.
10. **Frères Oblats aux Glaces Polaires**
L'épopée de Frères oblats, missionnaires exceptionnels.
11. **Oblats Victimes au Grand Nord Canadien**
Cinq Oblats tués dans les missions du Nord Canadien
12. **Cinq Oblats de La Brosse**
Pris dans les drames de la Deuxième Guerre mondiale cinq Oblats sont exécutés
13. **Des Oblats Résistants en Allemagne**
Quarante-deux Oblats allemands ont souffert pour leur résistance au nazisme
14. **Oblats au Bord du Mékong**
Alors que le communisme prend pied au Laos, six missionnaires oblats sont exécutés.

Postulation Générale des O.M.I.
C.P. 9061
00100 Roma-Aurelio-Italie